



*Comment je suis devenue  
une pro*

Zeppo

Couverture : CC0  
© 2017, Zeppo. Tous droits réservés.  
ISBN : 978-0-244-04822-8

Blog Zeppo : [zeppoauteur.wordpress.com](http://zeppoauteur.wordpress.com)

# 1.

Devant mon bureau défilent, jour après jour, une quantité de personnes ayant quantités de problèmes à résoudre. Je les accueille de mon sourire bienveillant, compatissant, me demandant à chaque fois dans quelle galère ils se sont fourrés. Je suis parfois impressionné de voir comment certains ont la fâcheuse tendance à attirer les problèmes ! Mais je compatis toujours... C'est mon métier... Je suis là pour redonner le sourire aux gens !

Et moi, ça me fait plaisir, ce métier. Longtemps, j'ai cru que je ne ferais rien de ma vie. Pourtant, je suis plutôt ce qu'on peut appeler un jeune homme plein de ressources ! Déjà physiquement : châtain clair, les cheveux légèrement en bataille, de grands yeux verts dans lesquels les femmes aiment s'abandonner, un corps avec des muscles... juste ce qu'il faut sans être impressionnant. Juste de quoi rassurer, en fait. Souvent, les femmes viennent ici pour être rassurées, simplement. Contrairement aux hommes que je vois, elles n'ont pas besoin qu'on leur dise quoi faire pour s'en sortir, à part dans de rares exceptions. Elles ont juste besoin d'une confirmation que ce qu'elles font est



ce qu'elles doivent faire. Alors, je suis celui qui vient les conforter : « Oui, madame, vous êtes sur le bon chemin. Continuez et vous verrez le bout du tunnel ». Je suis peut-être le seul qui arrive à leur parler du « bout du tunnel ». Et rien que pour ça, elles m'adorent.

Et moi, j'adore aussi. Ce pouvoir que l'on peut avoir sur les gens, rien qu'avec quelques mots bien choisis... Oui, j'adore mon métier, même si ce n'était, à la base, qu'une activité qui me permettait de camoufler ma vraie activité : dealer. Je suis le plus grand dealer de la ville et de ses environs. Les soucis d'argent, je ne connais pas. Un ami, rencontré il y a maintenant une dizaine d'années, dans une boîte de nuit où j'aimais flamber, m'a expliqué comment investir sans que l'on sache d'où vient l'argent, et faire fructifier tout ça de façon tout à fait légale. Et cette idée d'association... Une idée de génie ! J'ai maintenant un bureau où je peux facilement accueillir mes collaborateurs en toute discrétion ! Et puis, j'ai fini par me prendre au jeu... Les autres bénévoles et les responsables de l'association me croient quelqu'un de très respectable, irréprochable, même. Ils ne savent pas à quel point ma perversité, dans certaines occasions, peut atteindre des sommets qu'ils ne soupçonneraient même pas.

Mais extérieurement, je suis un ange. Je me donne à fond dans ma fonction de sauveur *in-extremis*. L'homme qui tombe à pic. Mon ami dont je vous ai parlé plus haut m'a refilé quelques tuyaux de détournement de lois qui me servent dans la plupart des cas. Non pas que je trouve de l'argent à ces braves gens... Ce serait bien trop beau ! Mais la plupart du



temps, l'administration ne fait les choses qu'à moitié... Alors il y a souvent des vices de procédure. Lorsque je ne les trouve pas, je me tourne vers lui. C'est sa spécialité : repérer les failles dans les textes de loi et en profiter. Il est heureux de le faire pour les pauvres... ça lui change et il se sent un peu comme Robin des Bois. Tout le monde est heureux et je récolte les fleurs.

Aujourd'hui, c'est une journée d'été assommante. Heureusement, il fait encore assez frais dans mon bureau. Sébastien, mon bras droit, vient de quitter mon bureau. Il est simplement venu me déposer la recette de la veille. Il fait tellement chaud que je suis habillé comme pour aller à la plage : un t-shirt, un short et des sandales. Ce qu'il y a de bien, quand on travaille dans le social, c'est qu'il n'y a pas vraiment de tenue vestimentaire obligatoire.

Regonflé par l'importante somme que j'ai glissée dans mon tiroir, j'ouvre la porte pour accueillir la personne suivante : un homme d'une vingtaine d'années qui vient régulièrement pour que je l'aide à remplir sa demande d'asile. Je passe environ une demi-heure avec lui à éplucher les différents documents qu'il a reçus et le renvoie chez lui, lui serrant la main avec mon sourire le plus chaleureux. Ouverture de porte pour prochaine personne, et là, je la vois. Elle porte des lunettes noires et semble en pleurs. Mais ce n'est pas cela qui m'interpelle ; je suis habitué. Elle a un mouchoir devant son visage qui m'empêche de voir son nez et sa bouche. Elle a des cheveux fins, blonds et courts, un peu à la garçonne ; elle porte un débardeur duquel on voit dépasser les bretelles de son soutien-



gorge ; elle a la peau douce et brunie des filles du sud ; ses seins, compressés dans son soutien-gorge, semblent vouloir en sortir et être libérés ; ses larges hanches sont mises en valeur dans un shorty en jean's ; ses cuisses et ses jambes, fines et musclées à la fois, se terminent par deux petits pieds enfermés dans des tennis.

La Mama de la rue Rivoli me pousse légèrement en entrant dans mon bureau. Je l'écoute se plaindre qu'elle ne reçoit pas assez d'allocs, lui fait comprendre pour la énième fois que depuis qu'elle n'a plus ses enfants à charge, elle ne peut plus recevoir autant qu'avant... que peut-être un emploi à mi-temps pourrait suffire... et comme d'habitude, fâchée, elle repart. Je vais accueillir la personne suivante, espérant au fond de moi qu'il s'agira de la belle demoiselle en détresse. Lorsque j'ouvre la porte, je la vois se lever et quelque chose en moi s'allume. Je le sens, sans pouvoir encore bien l'exprimer... J'ai déjà ressenti ça. Mais quand ?

Je l'installe sur la chaise, elle renifle, tentant de retenir ses larmes, par fierté. Elle n'ose même pas enlever ses lunettes. Elle a juste le courage d'ôter son mouchoir de son visage pour me dire merci, lorsqu'elle s'assoit. Mais je suis derrière elle et ne peut la voir. Je fais le tour du bureau et m'installe face à elle, alors qu'elle fouille frénétiquement dans son sac à main :

— Alors ? Que puis-je faire pour vous... Madame ?  
Mademoiselle ?

— Mademoiselle, dit-elle simplement derrière son mouchoir.

Deuxième allumage en moi... et ça me revient. La première fois que j'ai fait une vente de shit grâce à



laquelle j'avais pu m'acheter un scooter : le premier pas vers la vente en gros. Et à cet instant, je le sens, je le sais... et ce sera plus fort que moi : je vais profiter d'elle.

\*  
\* \* \*

De mon sac à main, je sors la lettre que j'ai reçue la veille. Depuis hier soir, je ne fais que pleurer, n'ayant même pas pu me retenir devant les enfants. Je la tends au jeune homme de l'autre côté du bureau, honteuse, ne pouvant dire un mot. Il la prend gentiment et commence à la lire. Je remarque seulement à qui j'ai à faire : il est beau, décontracté, souriant et même apaisant. Pour la première fois depuis la veille, je commence à croire qu'il y a peut-être un moyen de m'en sortir. Il lit la lettre sans s'affoler. C'est bon signe.

Je repense à tout mon parcours depuis l'adolescence. J'ai toujours aimé le cul. C'est ce qui m'a valu d'être dépucelée par le voisin de mes parents à l'âge de 15 ans. Je l'avais allumé du mieux que je pouvais, alors qu'il était complètement bourré. Il a été lamentable, dû à son alcoolisation, sûrement. Mais ça, je ne l'ai su qu'après. Parce que de ce jour, j'ai toujours couru après les hommes. De tous âges, de toutes couleurs de peau, de tous milieux sociaux. Ce qui m'a valu de tomber enceinte à l'âge de 18 ans. Grâce à mes parents, j'ai pu terminer mes études. Ils ont mis du temps à accepter cette grossesse, mais du jour où ils ont été grands-parents, ils l'ont accepté, leur petit-fils, et se sont presque autant occupé de lui que moi,



pendant que je passais mon BTS, après un Bac que j'ai obtenu haut la main, avec mention Bien, 5 jours avant d'accoucher ! J'étais à la maternité quand mes parents m'ont annoncé que j'avais mon Bac... Mais je n'avais d'yeux que pour mon fils ! Ils m'ont alors mis devant mes responsabilités : je devais terminer mes études et trouver un métier stable pour pouvoir subvenir à ses besoins par moi-même. Ce que j'ai fait, avec brio. J'ai passé mon BTS de force de vente et ai été embauchée dans un magasin de prêt-à-porter. Je pouvais enfin avoir ma liberté : un petit appartement en HLM, seule avec mon fils.

Mais j'avais toujours le démon du bas-ventre, comme on dit. Souvent, le samedi soir, mes parents gardaient mon fils et j'allais dans des bars, des boîtes de nuit, des concerts... bref, tous les endroits étaient bons pour me faire baiser par le premier venu qui me plaisait.

Un soir, dans les toilettes d'un bar, un homme m'a enulée pour la première fois. J'ai d'abord cru mourir de douleur. Mais, comme à chaque fois, le plaisir l'a emporté. Mon fils avait alors 4 ans. Trois semaines plus tard, je m'installais chez lui, partie pour une vie d'amour et de plaisirs intenses qu'il me donnait. Jamais on ne m'avait baisée comme ça. Partout, tout le temps, de toutes les façons. La vie était une partie de jambes en l'air, pour lui.

Puis je suis tombée enceinte. Toute excitée, le test dans la main droite, je suis allée le réveiller en l'embrassant avec passion. Sans même ouvrir ses yeux, il a soulevé la couette et pris ma tête pour que je le



suce. Il aimait les pipes au réveil... ça l'a toujours mis de bonne humeur. Tout en le suçant, je lui ai mis le test dans la main... C'est la première fois qu'il m'a refusée. Deux jours plus tard, j'étais de retour chez mes parents.

Ma fille a maintenant 3 ans, et mon fils 7ans. Je me débrouille comme je peux financièrement, terminant bien souvent dans le rouge les fins de mois. La dernière fois que j'ai baisé doit remonter à plus d'un an. Mon godemichet à 15€ est devenu mon meilleur ami. Presque tous les soirs, je pense à cette soirée dans le bar... sa queue qui m'a ouvert mon petit trou pour la première fois, mon cul à jamais marqué par le plaisir de s'être fait défoncé. Alors, je m'enfonce mon gode entre les fesses et mes doigts dans la chatte jusqu'à jouir. Mais chacune de ces jouissances a un goût amer, quand elle n'est pas partagée...

Hier soir, je n'ai pas pu... Cette lettre de la CAF me réclamant 3700€ de trop perçus... Je n'ai pas cette somme ! Je n'aurai jamais cette somme ! Et plus question de me tourner vers mes parents : cette fois, je me démerderai toute seule... Enfin, avec un petit coup de main de ce jeune homme, j'espère... Alors je lui explique ma situation : seule avec deux enfants.

Il lève les yeux vers moi, et me sourit chaleureusement :

— Ne vous en faites pas, mademoiselle. Il y a toujours moyen de vérifier si les trop perçus sont vraiment trop perçus... ce qui donne un peu de temps, déjà. Et dans le pire des cas, nous pouvons demander un échéancier...



— Mais vous ne comprenez pas ! Je n'ai pas un seul euro de côté ! Comment puis-je les rembourser si je n'ai rien ?

\*  
\* \* \*

Troisième allumage. Feu vert. Go.

Je me lève de ma chaise et m'assieds près d'elle, les fesses sur mon bureau. Doucement, je tends la main vers ses lunettes et lui les retire. J'ai comme un choc. Ils sont gonflés, rouges... mais magnifiques, profonds. Légèrement bridés. J'essaye de me concentrer pour ne pas que mon émoi se voit. Elle plante ses yeux dans les miens.

Quatrième allumage. Elle sera à moi. Elle sera à mes pieds, me supplira.

Je lui souris encore, comme à une amie, et lui caresse la joue :

— Vous devez penser à vos enfants, mademoiselle. Ils ont besoin de vous. Ils sont encore jeunes et dépendent trop de vous. Vous devez être forte pour eux. Et je suis là pour vous aider, n'est-ce pas ?

Elle oscille sa tête de haut en bas. Elle boit mes paroles, déjà. Je sens une érection pointer dans mon short, et me mets à penser à une tranche de veau crue pour me calmer.

\*  
\* \* \*



Mes yeux dans les siens, je me laisse aller. Je l'écoute. Sa voix m'apaise. Je sais que tout va bien se passer, à présent. Il en est sûr, alors moi aussi.

Il me dit qu'ensemble, on va trouver un moyen d'augmenter mes revenus. Que je dois le faire pour mes enfants. Il a raison. Ils sont tout, pour moi. Je dois être forte et me battre. Ses paroles me bercent, me font oublier tous mes soucis, et font remonter en moi des choses que le poids du quotidien d'une mère célibataire avec deux enfants avait enfoui... et je pensais à tout jamais.

Je serre mon mouchoir dans la main et le range dans mon sac, négligemment, sans quitter des yeux sa bouche, ses lèvres charnues qui ont sur moi presque un effet hypnotique.

Oui, je suis forte et décidée. Je n'ai que 26 ans, et ai encore toute la vie devant moi. Je relève la tête sans m'en rendre compte, porte mon dos bien droit, et le fixe dans les yeux. Ses yeux verts. Je plonge dans son regard, n'écoutant plus ce qu'il me dit. Sa voix est lointaine, comme une douce musique de relaxation. Tout mon corps se détend, et ma main touche la sienne, sur ma joue. Je m'y love, comme dans un cocon.

Oui, nous allons trouver une solution. Il est la solution. Il l'a en lui. Je l'ai en moi. Il prend mes deux mains dans les siennes et se penche vers moi et son visage presque contre le mien, alors que je sens son souffle chaud sur mon visage :

— Vous n'avez qu'à vous laisser guider par moi, et tout ira bien.



\*  
\*   \*

Elle fait signe que oui, de la tête. Si elle n'était pas en train de me regarder dans les yeux, elle verrait que je bande. Je pose ses mains sur ma queue. Elle les retire tout de suite, dans un mouvement brusque et baisse le regard sur son sac, prête à s'en aller.

Mais je m'y attendais et ne lui laisse pas le temps de l'attraper. Je prends son visage dans mes deux mains et la fusille du regard :

— Je peux vous aider... pour vos enfants...

Et ses dernières barrières tombent. Lentement, mais elles tombent. D'elle-même, elle repose ses mains sur mon short et se met à me caresser. Sa beauté, mêlée au sentiment de puissance qui m'anime alors, m'excite au plus haut point. Elle est hésitante, tremblante... mais me caresse de mieux en mieux...

— C'est la bonne décision. La seule que vous puissiez faire. Vos problèmes sont déjà derrière vous, un mauvais souvenir.

Alors son regard change. Elle est décidée. Doucement, elle baisse les yeux vers ma queue qu'elle attrape dans ses mains par-dessus mon short et commence à me branler.

Je pose les mains sur le bureau, écarte un peu les jambes et la regarde faire, un sourire en coin : elle est à moi, je l'ai eue !

\*  
\*   \*



D'abord, je suis impressionnée. Il n'a pas l'air de bander encore à fond et pourtant, je peux le branler à deux mains. Le manque sexuel prend le dessus. Je veux cette queue en moi, je veux qu'on me baise sauvagement !

Je remonte doucement mes mains vers son ventre, puis les redescends en faisant glisser son short. Une queue. Un manche. Une tige. Je la prends d'une main en me léchant les babines. De l'autre, je lui caresse son pubis poilu. Je le branle doucement, les yeux remplis d'envie, de désir. Ce contact me fait mouiller automatiquement. Comme un réflexe primaire, je contracte et décontracte mon vagin au rythme de mes caresses le long de sa queue qui n'en finit pas de durcir.

Il tend une main vers ma tête et me caresse les cheveux, exerçant doucement une pression pour rapprocher ma bouche de son sexe. Mon coeur s'emballa d'un coup.

Alors comme ça, je suis prête à vendre mon corps pour de l'argent ? Mais que suis-je donc devenue ? Je revois l'adolescente que j'étais, rentrer chez elle, le sourire aux lèvres, encore un peu de sperme au coin de la bouche, après avoir été dépuclée par le voisin. Puis je revois tous les hommes qui ont eu mon corps. Tous les hommes que j'ai utilisés pour mon plaisir. J'ai toujours été celle qui décidait. Où est passée cette jeune femme qui pouvait arriver dans une soirée, choisir sa proie et l'avoir à tous les coups ?

La lumière se fait à cet instant : je suis devenue la proie !



Sa queue est tellement proche que je peux la sentir. Un mélange d'urine et de sueur, qui d'habitude m'aurait excitée. Mais là, cette odeur me dégoûte. Je pousse ma tête en arrière. Non, je ne ferai pas ça ! Quelle mère serais-je si je faisais ça ? Quel exemple serait-ce pour mes enfants ?

Et vient d'un seul coup la douleur, puissante, aigue. Je n'ai même pas le temps de comprendre que sa main est déjà sur ma bouche, appuyant très fort pour étouffer le cri que j'aurais pu pousser. Il met sa tête près de la mienne, sa bouche soufflant dans mon oreille :

— Tu vas faire ce que je te dis, ou tu tombes pour racolage. Qui va-t-on croire entre celui qui donne de sa personne pour aider les autres, et une petite salope engrossée à peine majeure qui se fait tringler par le premier venu avec des problèmes d'argent ?

J'essaye de réfléchir, le regarde droit dans les yeux. Il est sûr de lui. Je ne suis peut-être pas la première. Sûrement pas, même. Comment puis-je lutter ? J'essaye de le supplier du regard, mais en seule réponse, je n'ai qu'une pression plus forte sur ma bouche. S'il continue, je ne pourrai bientôt même plus respirer par le nez.

Mes épaules tombent. Résignée. Dans mes yeux, il peut lire : je le ferai. Alors il retire délicatement sa main, en s'assurant que je ne me mette pas à crier. Il se penche sur le bureau, ouvre un tiroir, fouille dedans et pose une liasse de billets :

— Il y a là 500€. Je vais négocier avec la CAF un échéancier de 300€ par mois maximum, vu



votre situation. Il vous restera 200€ pour vous et vos enfants.

Sans un mot, je regarde ces billets. Longtemps. Mais je n'arrive plus à penser rationnellement. J'en ai besoin. J'ai besoin de cet argent, au risque de perdre mes enfants, voire ma dignité... ou le tout.

Comme s'il avait deviné mon débat intérieur, il remet la main dans mes cheveux et je le laisse me guider jusqu'à sa queue. J'ouvre la bouche et lui avale le gland. L'aspire pour faire affluer le sang. Cette séquence n'a pas eu le moindre effet sur sa trique. J'ai même le sentiment que ça l'a excité. Et je le sens en moi... ça m'a excité à fond : ma culotte est trempée !

\*  
\* \*

Je la laisse m'avaler tranquillement. Ses lèvres sont douces, autant que ses mains. En quelques secondes, j'ai le sexe hyper-tendu. Elle essaye de m'avaler complètement mais n'y arrive pas. Je passe la main derrière son crâne et appuie dessus d'un coup. Je sens mon gland s'écraser contre le fond de sa gorge. Je la force à me garder en elle. Je donne quelques coups de bassin pour finir de la soumettre. Puis je tire sa tête en arrière. Elle reprend souffle, la bave dégoulinant sur son menton.

Je recommence cet acte de domination plusieurs fois. Jusqu'à sentir qu'elle me soit totalement dévouée. À la cinquième fois, lorsque je retire ma queue de sa bouche, elle relève la tête et me sourit. Pas un sourire



forcé. Ce sourire ne dure qu'une seconde. La réalité lui revient vite : elle fait la pute. Mais elle aime ça, au fond, même si elle ne l'accepte pas encore.

Je repose mes mains sur le bureau, et elle se met à me pomper comme une experte. Me léchant la verge de tout son long en malaxant mes couilles comme des boules anti-stress. Elle les embrasse, les suce en me branlant à fond. Putain, elle sait y faire...

Je me lève avant qu'elle ne réussisse à me faire jouir. Je déboutonne son shorty et le fait tomber à terre avec sa culotte. Ma main connaisseuse trouve directement son clito. Il est tellement gonflé que même un adolescent l'aurait trouvé du premier coup. Je glisse un doigt entre ses lèvres que je trouve trempées. J'étais sûr qu'elle aimait ça...

Je la regarde. Son visage est si beau. Elle regarde loin devant elle, les yeux fixés sur la fenêtre derrière mon bureau. Je glisse mon doigt en elle et elle ferme les yeux dans une grande inspiration, comme pour s'empêcher de me montrer qu'elle prend son pied. Je l'enfonce doucement en entier. Sa respiration accélère légèrement. Elle ne me voit pas, mais je souris de toutes mes dents à la voir se battre contre le plaisir qu'elle ressent. Alors je pousse ma main encore plus au fond. Le bout de mon doigt trouve le fond de son vagin que je me mets à caresser avec frénésie. Elle s'accroche à mes épaules, sa bouche s'ouvre dans un « O » puis se referme en se mordant la lèvre inférieure. Je lui susurre alors en commençant à la branler avec ferveur :

— T'aimes ça, hein ? Au fond, t'es une bonne salope qui ne demande qu'à se faire baiser ?



Et elle me fait oui de la tête, se mordant encore plus la lèvre, les yeux toujours fermés !

\*  
\* \*

Je le sens alors m'attraper et me plaquer la joue gauche sur son bureau, la droite étant, elle, écrasée par sa main puissante et ferme. De deux petits coups de pieds sur les miens, il m'écarte les jambes. Avant même que je ne le sente arriver, il a fourré sa queue en moi. Et au même moment, je sens mon jus ressortir de ma chatte et se mettre à couler sur mes cuisses. Je lâche un gémissement sans réussir à me contrôler. Aussitôt, je sens sa main sur ma bouche. Je ferme les yeux. Garder les yeux fermés pour ne pas penser à ce que je fais.

Mais en même temps, c'est tellement bon. Cette queue qui me remplit, qui écarte mon vagin, ses couilles qui cognent doucement contre mon clito si dur... J'aime ça ! Putain, ce que j'aime me faire baiser comme ça !

J'ouvre les yeux, vois un peu trouble. Lorsque ma vue redevient normale, mes idées semblent au clair aussi. J'ai envie, besoin de baiser. Alors, si ça peut en plus me sortir de la galère dans laquelle je suis, autant y prendre du plaisir.

Je tends mon bras vers son bassin, pose ma main sur ses hanches et les attire encore plus vers moi. Il relâche alors un peu sa pression sur ma bouche, et je peux tourner la tête pour le regarder.

À cet instant, je retrouve enfin le regard de cette belle



adolescente que j'étais il n'y a encore pas si longtemps.  
Ce regard qui dit : je veux que tu me baises.

\*  
\* \* \*

À cet instant, je deviens fou. Ce regard... m'envoie dans un autre monde ! Je me mets à pilonner sa chatte comme un dingue, en espérant que le claquement de mes couilles contre son sexe ne se fera pas entendre. Mais très vite, elle les attrape et les caresse, pour les empêcher de faire ce bruit si reconnaissable. Elle attrape ma main de sa bouche et se met à la mordre pour ne pas crier.

Je la laisse faire malgré la douleur et continue de cogner le fond de son vagin. Son jus coule sur nos cuisses à tous les deux. Elle aime, elle adore ça...

Par automatisme, je glisse un doigt en ses fesses et le rentre dans son cul en forçant. Au même moment, elle se cambre comme une dingue... jamais ressenti une telle cambrure ! Je serre les dents pour ne pas crier en me vidant en elle. De grandes giclées de sperme qui viennent se mêler à sa cyprine.

Une fois bien vide, autant mes couilles que le reste du corps, je me retire de sa chatte, m'en voulant de ne pas avoir eu le temps d'en sortir... mais cette façon de se cambrer... n'importe qui aurait joui dans l'instant !

Elle attrape quelques mouchoirs dans le paquet que j'ai toujours sur mon bureau, se nettoie les cuisses, la chatte, puis remet sa culotte et son shorty, avant de me nettoyer à mon tour de ses mains délicates. Elle prend



la liasse de billets restée sur le bureau et m'embrasse. Je reste coi. Elle se dirige vers la porte, alors que je la regarde, si belle... encore plus, maintenant...

\*  
\* \*

— Au mois prochain, lui dis-je, la main sur la poignée la porte.

J'entends la porte se refermer derrière moi. Les mines grises des gens qui attendent me font pitié. Ils sont tous bouffés par leur quotidien et ne savent pas utiliser à bon escient leurs capacités. Je souris à grandes dents en retrouvant le soleil de cette fin de matinée. La rue est animée. Et je suis heureuse. Comment ai-je fait pour ne pas y penser avant ? J'aime baiser, j'en ai besoin, et la vie n'est que tristesse sans une queue entre mes jambes.

C'est décidé, je ferai de ma passion un métier. Je garderai mon boulot de vendeuse en sûreté, dans un premier temps... Ma cambrure a toujours le même effet qu'avant. Je suis de retour !



## 2.

Une semaine est passée, depuis mon aventure avec le bel homme de l'association. Hier, j'ai reçu un nouveau courrier de la Caf. C'était l'échéancier qu'il m'avait promis : 200€ par mois pendant 18 mois, et 100€ le 19ème. J'ai toujours les 500€ en liquide dans le tiroir de ma table de nuit.

Depuis une semaine, au lieu de me faire du bien par dépit, je les étale sur le lit et me branle en repensant à ce moment dans son bureau. C'est presque devenu un rituel, et une fois les enfants couchés, je ne pense plus qu'à ça ! À tel point que je mouille avant même d'arriver dans la chambre. Chacune de ces soirées, sans vraiment y penser consciemment, m'ont amenées à une conclusion : j'ai besoin de cul et d'argent. J'aime me faire prendre par une queue bien dure, qui cogne contre le fond de ma chatte. C'était ma raison de vivre, et je l'ai oubliée. J'aime mes enfants inconditionnellement... mais j'ai besoin de me faire baiser !

Les enfants dorment enfin, ce soir... à croire qu'ils ne voulaient pas me laisser aller me faire plaisir. Déjà mouillée, je le sens, je termine ma vaisselle, plus légère,



jour après jour, au fur et à mesure que cette idée fait son chemin de mon inconscient vers mon conscient. Je m'essuie les mains en me frottant les jambes l'une contre l'autre, déjà le sexe en feu de désir. La respiration accélérée, je monte les marches jusqu'à ma chambre. Je me déshabille entièrement, passe devant le miroir et me regarde : je suis belle, mes seins encore assez fermes, malgré les deux naissances et les mois d'allaitement. Je les caresse en me mettant de profil. Quelques rondeurs, mais loin d'être désagréables, au contraire. Je pose un doigt sur mon clitoris et gémis en sentant la pression. Je joue avec en me regardant tourner mon bassin, comme si je chevauchais un homme. Je suis belle ! Bonne, même, diraient sûrement certains. Je marche vers la fenêtre et l'ouvre pour fermer les volets. Je fais comme si de rien n'était, mais espère sincèrement qu'un passant, ou un habitant de l'immeuble d'en face me voit, la poitrine à l'air, en train de fermer mes volets. Le rituel peut commencer.

Avec précaution, je me penche vers ma table de nuit et en ouvre le tiroir. Je les vois, dans le fond. Je plonge la main dans le tiroir et les attrape. Mon cœur se met à battre plus vite. Je les palpe en les sortant, me mords la lèvre inférieure. Un par un, je les étale sur le lit, formant un arc de cercle. Doucement, je m'assieds sur le lit... très doucement, pour ne pas les bouger. Face à eux, je ferme les yeux en posant ma tête contre le mur, derrière moi. Je le revois, me prenant avec force et autorité dans son bureau. Je le revois mettre sa main sur ma bouche pour ne pas que les gens dans la salle d'attente m'entendent. Ma main



glisse toute seule vers ma chatte, mes jambes s'écartent sans même que j'y pense. Je pose mes doigts sur mes lèvres et les sens mouillées, trempées. Je les stimule un peu, en appuyant dessus et les faisant danser dans tous les sens. D'un coup, j'ouvre les yeux. Les images de l'homme dont je ne connais même pas le nom sont toujours devant moi, je le vois, pourrais presque le toucher encore. Cette vision, mêlée à celle des billets, mes sauveurs, m'excite au plus haut point. D'un coup, j'enfonce deux doigts dans mon vagin en lâchant un petit cri de plaisir. Et je me mets à me branler. D'abord doucement, en gémissant. Puis j'accélère, tâchant de ne pas couiner trop fort, à cause des enfants. Je n'ai pas besoin de bien longtemps pour sentir la jouissance pointer le bout de son nez. À ce moment-là, comme tous les soirs, je me jette en avant, la tête sur le matelas, la croupe relevée, la chatte coulante. De mes bras, je rassemble les billets près de mon visage, m'enfouis dedans et remets mes doigts en moi. Là, je me branle comme une folle, tirant la langue pour toucher les billets, revoyant et sentant aussi sa queue me pilonner. Et je jouis en serrant les dents, comme je l'ai fait dans son bureau, pour ne pas crier. Je sens l'orgasme secouer mon corps par spasmes, et je continue ainsi jusqu'au dernier spasme, jusqu'à être vide. Je lèche mes doigts, et range les billets, comme si de rien n'était.

Enfin, je me glisse sous les draps. Je ferme les yeux en souriant, sans encore être vraiment consciente de ce qui me rend si heureuse.

\*



Une semaine, déjà, qu'elle est venue pour la première fois dans mon bureau. Toutes celles que j'ai baisées depuis avaient un goût fade. Peut-être parce que ce sont toujours les mêmes... ou parce qu'à chaque fois, c'est à elle que je pense...

Je n'arrive pas à définir exactement ce que je ressens. C'est entre la déception, presque colère, de n'avoir pas eu le sentiment de profiter d'elle comme je l'aurais voulu, et l'envie d'être en elle à nouveau. Mon côté malsain a l'impression que c'est elle qui a profité de moi... mais mon corps entier réclame sa douceur, ma langue réclame son goût, et ma queue sa chatte.

J'avais pris soin de noter son nom et son adresse, mais n'ai pas réussi à me résoudre encore de la contacter. Catherine Faure, habitant le 36 rue des Anges, appartement 8. Avant-hier, je suis passé dans la rue, plusieurs fois, dans l'espoir de la croiser. Mais je ne l'ai pas vue.

Ce soir, comme tous les soirs, je passe dans le bar que tient Magyd, un ami d'enfance. Ce bar nous sert, entre autres, à blanchir l'argent que nous gagnons. Sexe et drogue. Mais pas aux mêmes lieux. La drogue se fait à l'ancienne, dans la rue. Des dizaines de petits dealers qui, sans même le savoir, bossent pour le même fournisseur : moi. Le sexe, c'est dans le bar de Magyd. Un bar à danseuses. On ne les oblige à rien. Tout est réglo. Et seuls les clients sur lesquels nous avons enquêté peuvent espérer se voir proposer une passe avec une des filles. Ça, c'est Léon qui s'en occupe. Un fouineur



de première. Les flics ont déjà essayé de nous avoir... plusieurs fois, même... Mais à chaque fois, Léon a flairé le coup fourré. De toute façon, tant qu'on n'est pas sûr à 100%, il n'est pas question que les filles proposent quoi que ce soit d'autre. De la même manière, Léon s'occupe de tout savoir de la vie des filles. Et seulement au bout de 6 mois, on leur propose d'aller plus loin. Certaines refusent. On ne les oblige pas. Pour les passes, on a plusieurs appartements, en ville. C'est là-bas qu'ils se donnent rendez-vous pour baiser. Tout fonctionne à merveille. Niveau drogue, ça rapporte énormément. Les risques sont moindres, parce que les dealers ne savent même pas à qui ils achètent. Ils ne rencontrent même pas le fournisseur. Le problème avec ces gens-là, c'est le manque de respect. Il y en a toujours qui essayent de nous rouler... Et le sang coule, parfois. Et quand ça arrive, même chose : le tueur ne sait pas qui le paie... et nous, nous ne savons pas qui nous payons, à part qu'il se fait appeler Renaud. Au niveau du sexe, il y a beaucoup moins de problèmes. Les filles sont réglos, car gracieusement payées. Et les clients... quelques menaces suffisent. Soit des menaces de ne plus avoir le droit de mettre un pied dans le bar, soit la menace de photos envoyées à leur femme, enfants, patrons, etc...

Je suis maintenant assis à ma table habituelle. Peu de monde, ce soir, mais il est encore tôt. Seules deux filles sont en train de danser. Je souris à Isabelle, que j'ai baisée hier soir. Je dois avouer qu'elle a réussi à me faire oublier Catherine Faure quelques minutes. Elle a toujours été douée. Avec elle, on avait eu quelques



soucis, vite réglés, à ses débuts, il y a 3 ans. Avant même qu'on lui parle de sexe avec les clients (on lui avait même dit que c'était strictement interdit), elle en rencontrait de temps en temps. Léon m'avait prévenu. Magyd a commencé par la menacer de la virer. Elle s'est tenue à carreaux quelques temps, puis a recommencé. Léon m'ayant assuré qu'elle n'était liée en rien avec les flics, j'ai donné le feu vert à Magyd. Ça aurait été dommage de passer à côté d'une fille qui aime autant ce qu'elle fait !

Sébastien arrive, nous discutons autour d'un verre. Je prends des nouvelles de sa famille, et comme d'habitude, en repartant, il oublie sa sacoche remplie de billets. Et comme d'habitude, je vais avec aux toilettes et la glisse dans le faux-plafond après avoir pris ma part. Elle sera récupérée dans 5 minutes par Aurélien, depuis l'appartement du dessus. Et cet argent entrera dans la recette de la soirée en tant que pourboires laissés, pour le spectacle alléchant. Si bête... si simple !

Je ressors du bar, mon porte-monnaie bien plein. Je traîne dans les rues, marche en réfléchissant. Que puis-je donc faire de ces sentiments qu'elle a fait naître en moi ? Mes pas me guident vers sa rue. Je m'en suis rendu compte bien avant d'y arriver, mais n'ai pas voulu lutter. Comme à chaque fois que je suis passé dans cette rue, je marche sur le trottoir en face du numéro 36, et lève la tête, en espérant que l'appartement 8 se trouve côté rue, et qu'elle serait derrière sa fenêtre. Juste revoir sa silhouette...

Et là, je la vois... rapidement, mais je suis sûr que



c'est elle : ses seins... La salive monte dans ma bouche lorsque je la vois, innocemment, se pencher au-dessus de la fenêtre pour fermer les volets, comme si c'était tout naturel d'être *topless* pour le faire.

Pendant 30 minutes, je fais des allers-retours dans la rue. Si je montais... que ferais-je ? La baiser encore ? Avec ses enfants à côté, je ne sais pas si j'y arriverais. Lui proposer de venir bosser dans le bar de Magyd ? Non, surtout pas. Je suis sensé y être client, uniquement.

Une décision me vient tout à coup. Je sors mon portable, et appelle Léon, les yeux braqués sur les volets fermés :

— Allô ?

— Salut Léon.

— Salut Alex.

— Dans 15 minutes au jardin des plantes.

— Ok, j'y serai.

\*

\* \*

Impossible de dormir... Je tourne et me retourne dans le lit. Mon cœur bat vite. Je suis stressée. Ça me rappelle la sensation que j'avais ressentie quand je suivais le voisin jusque chez lui, alors que je savais qu'il allait me prendre. Pourtant, rien de tel ne va arriver. J'ai pourtant le sentiment que quelque chose va se passer. Je me lève, passe une robe de chambre sur mon corps nu, et vais vérifier les chambres des enfants. Ils dorment à point fermé. Je remonte dans ma chambre.

Mais pas moyen de dormir. J'allume la lumière et



attrape un livre, au hasard. Mes yeux courent sur les pages, mon cerveau décrypte les mots, mais je ne sais pas ce que je lis. Mon esprit est en pleine ébullition et a apparemment autre chose à faire que lire.

Je ferme les yeux et laisse mon esprit s'évader. Les premières choses que je vois sont des images de la semaine passée, dans ce bureau. Rien d'étonnant, puisque je ne pense qu'à ça depuis que c'est arrivé.

Me reviennent ensuite en mémoire des images de ma première expérience. Je sens à nouveau le souffle chaud et chargé d'alcool dans mon nez, son visage si près du mien. Il fermait les yeux... sûrement pour ne pas voir à quel point j'étais jeune. Sa queue, que je trouvais alors énorme, qui me déchire mon hymen. La douleur. La honte. Puis le plaisir qui monte. Je me revois m'agripper à ses fesses et le faire aller plus profond en moi. Je me revois ouvrir plus mes jambes, proche du grand écart. La première sensation de sentir autre chose que de l'urine ou du sang couler de mon vagin. Ma cyprine, qui, d'ailleurs, avait laissé une tache sur ses draps. La première jouissance, minime mais si bonne. Le sentiment d'accomplissement, quand il s'est retiré en hâte de ma chatte, déroulé le préservatif qui enfermait sa queue, et joui au-dessus mon ventre, giclant jusqu'à mon visage. Il ne me regardait toujours pas, quand il m'a tendu le paquet de mouchoirs pour essuyer son foutre, avant de s'en aller dans la salle de bain, sans même un mot pour moi. J'avais profité d'être seule pour le goûter... et avais trouvé ça très bon... délicieux, même.

Me reviennent ensuite les années lycée... Des



jeunes de mon âge, des plus vieux de la fac... quelques hommes, même. La naissance de mon premier enfant, douloureuse et remplie de bonheur. Puis le BTS... des hommes plus expérimentés, des lieux plus diversifiés, plus interdits. Puis la naissance de ma fille. Puis presque plus rien... jusqu'à la semaine dernière.

Tous ces hommes. Toutes ces queues. Et pour quel résultat ? Je rouvre les yeux et réfléchis un peu plus sereinement. Le résultat n'est pas si mal que ça, après tout. Il y a pire... mais il pourrait y avoir mieux. Oui, mieux.

Je pourrais... Je pourrais... Oui, je pourrais ! Mais quoi, exactement ?

Je referme les yeux pour laisser l'idée venir, vide mon esprit de toute autre pensée : je pourrais...

\*

\* \*

J'ai donné le nom et l'adresse de Catherine à Léon. D'ici peu, je saurai tout sur elle. Surtout si, comme je le crois, elle n'est qu'une femme comme les autres, mère célibataire en plus. Elle souhaite s'en sortir mieux financièrement. Je peux l'aider, pour ça. Un soir ou deux par semaine au bar, à danser, et ses ennuis financiers seront un mauvais souvenir. Si elle se débrouille bien, nous pourrons même lui proposer de lui payer une nounou pour les gosses. On l'avait déjà fait, pour Sylvie. Une adorable nana. Le problème est qu'elle avait honte de son métier. Sébastien était amoureux d'elle. On a alors un peu forcé la main à



cette galerie d'art, pour accueillir ses toiles. Depuis, elle vend de nombreuses toiles qui ornent l'intérieur des maisons et appartements de Sébastien ! À chaque fois, un nom d'emprunt, pour qu'elle ne se doute de rien. Mais elle est partie très vite vivre près de Paris, près de sa famille. Et il ne l'a plus revue. Mais continue de lui acheter des toiles de temps en temps.

Oui, c'est décidé. Je la prendrai sous mon aile. Si elle décide de bosser dans ce bar, elle pourra en faire, du chemin. Une telle nana ne se rencontre pas deux fois dans sa vie. Je ne la laisserai pas passer si près de moi sans en profiter un maximum. Elle va devenir mon jouet sexuel, et me rapporter beaucoup d'argent. Et elle en gagnera aussi beaucoup.

Je me calme. Avant tout, attendre les résultats de Léon, dans 3 jours.

Avant de rentrer chez moi, alors que la nuit est maintenant bien tombée, je repasse devant chez elle. Je lève la tête en passant devant le 36 et mes yeux trouvent directement les volets. De la lumière. Mon cœur fait un bond dans ma poitrine. Je pourrais peut-être... Oui, pourquoi pas ?

\*

\* \*

Rien ne vient. Bloquée. Ou peut-être n'y a-t-il rien à penser de tout cela ? Peut-être suis-je en train de me chercher des excuses, des bonnes raisons pour avoir baisé avec un mec, dans un bureau, la salle d'attente pleine... et pour 500€ !



De colère, j'ouvre le tiroir de ma table de nuit et attrape les maudits billets qui m'ont fait perdre, maintenant je le sais, ma dignité. Je les tiens dans mes mains. J'ai envie de les déchirer, mais n'y arrive pas.

Je baisse les bras, les remets, dépitée, dans le tiroir, puis le ferme. Que m'a-t-il fait ? Je me sentais pourtant si bien, en sortant de son bureau. J'étais décidée à simplement venir le voir tous les mois, et le satisfaire pour 500€, jusqu'à avoir remboursé la CAF, ou trouver un autre moyen de financement. C'est pourtant pas la mort ! Et puis, ça me manquait... et on peut plutôt dire que c'était bon ! Alors quoi ? Pourquoi est-ce que je ne me sens pas bien ? J'ai baisé une bonne partie de ma vie, et dans des endroits plus risqués que ce bureau ! D'accord, il n'y avait pas d'argent à la clé... Mais j'y ai pris du plaisir, tout autant que les autres fois. Quel mal y a-t-il à ça ?

Je m'enroule dans ma couette, fâchée de ne pas réussir à accepter ce que j'ai fait.

\*

\* \*

Je vérifie la poche intérieure de mon blouson. Elle est là. Je pousse la porte principale, et entre dans le bâtiment à pas de loups. Mon cœur bat la chamade, un peu comme lorsque j'avais vendu mes premières barrettes de shit. Je monte doucement les escaliers. J'arrive enfin devant sa porte. Je me recule un peu pour voir si de la lumière passe en-dessous. Rien. J'hésite encore un peu, regarde ma montre : 22h47.



Peut-être trop tard. Mais au moins, je suis sûr qu'elle ne dort pas. Je me rapproche de la porte allonge mon bras vers la sonnette, puis me ravise. Je ferme le poing et frappe doucement contre la porte. J'attends trente secondes. Aucun mouvement derrière la porte. Je frappe à nouveau, un peu plus fort, attends encore, puis refrappe bien fort. Juste assez pour ne pas réveiller quelqu'un qui dort, mais être entendu par quelqu'un qui est dans sa chambre, sans bruit, et qui va se demander ce qui se passe.

\*  
\* \*

Je sursaute en sortant la tête de sous les draps. Ai-je bien entendu ? Comme si quelqu'un frappait à la porte. Je pense d'abord à un voleur. Mais quel voleur serait assez stupide pour frapper à la porte ? Mélanie, peut-être ? Non, elle m'aurait appelée sur mon portable, en cas d'urgence. Mon portable. Il est en bas. Peut-être ne l'ai-je pas entendu sonner ?

Je sors, tremblante, de sous la couette et attrape une nuisette que je fais glisser sur ma peau tout en descendant les escaliers avec précaution. Je passe près de la porte, m'arrête quelques secondes. Rien. Je me tourne vers le salon, vois mon portable sur la table basse. Je m'apprête à aller le voir quand...

\*  
\* \*



Je frappe une dernière fois, moins fort.

\*

\* \*

Je sursaute encore. Je tremble comme une feuille mais ne peux m'empêcher de me diriger vers la porte. Je crierais bien « Qui est là ? », mais je réveillerais les enfants. Les mains moites, j'attrape la poignée et tourne la clé dans la serrure. La porte s'ouvre, de mon fait, bien que je n'aie pas eu le sentiment de commander cette action. La lumière du couloir pénètre dans l'entrée.

Le choc. Lui. J'en reste coi, la porte entrouverte, mes yeux dans les siens. Finalement, c'est lui qui brise le silence, en sortant une lettre de sa poche intérieure :

— Vous l'aviez oubliée à mon bureau, chuchote-t-il.

Je finis par remettre mon cerveau en marche et ouvre la porte plus grand. Il me tend la lettre, je la prends. Je vois son mouvement pour venir caresser ma main en me mettant la lettre dans la mienne, et je le laisse faire. Un peu parce que je suis trop hébétée pour l'en empêcher... et beaucoup parce que j'en ai envie. Sa main remonte le long de mon bras. Je frissonne. De plaisir, je le sens. Ce n'est plus la peur qui me fait trembler, c'est le désir.

Sans un mot, je lui prends l'autre main et l'attire vers moi. Nos bouches se collent, nos langues se trouvent, dansent ensemble, alors qu'il referme doucement la porte derrière lui. Très vite, il se met à me caresser avec frénésie. Comme si elles cherchaient leur chemin pour



sauver leur peau, ses mains courent en tous sens sur mon corps.

Un moment de lucidité me fait reculer ma tête. Je pose un doigt sur mes lèvres, chuchote « Les enfants dorment » et lui prends la main pour l'amener à l'étage, dans ma chambre. Je le fais entrer. Il ne jette même pas un regard autour de lui. La seule qui l'intéresse, c'est moi. Je referme la porte, et il me saute dessus. Tout en m'embrassant, il défait sa ceinture d'une seule main, l'autre posée sur ma joue. J'entends les boutons de son pantalon sauter et le bruit du jean's qui glisse sur la peau. Je m'abandonne littéralement à ses baisers si sensuels.

J'ai tellement envie de lui...

\*  
\* \*

Une fois mon pantalon baissé, je l'attrape dans mes bras, la serre fort contre moi, mon visage dans son cou. Je remonte un peu sa nuisette et me mets à lui masser les fesses. Elle a un cul d'enfer, une peau si douce. Le souffle entrecoupé, je lui embrasse le cou, remonte jusqu'à son lobe d'oreille, le suçote, et le mordille en glissant une main le long de la courbe de ses fesses, jusqu'à son entre-jambes, où je trouve ses lèvres déjà mouillées. Elle gémit doucement et écarte les jambes. Je ne me fais pas prier et enfonce un doigt en elle, alors que je me mets un peu de côté pour descendre ma bouche sur sa poitrine. Je la doigte déjà vite, tellement excité que je suis. Elle entreprend de m'enlever ma



veste. Mais mes réflexes sont là. Dedans, il y a mon portefeuille avec ma part de la veille. Pas question de le quitter. Au lieu de la laisser faire, j'enfonce mon doigt au plus profond que je peux, la soulevant sur la pointe des pieds. Ce qui a pour effet de l'empêcher de bouger. Je passe ma main dans son décolleté en la regardant. Elle plonge ses yeux dans les miens. Son regard me rend fou, excité comme jamais.

\*

\* \*

Je le vois dans ces yeux. En un quart de seconde, je sais, je sens que ça bascule.

Il tire d'un coup sec sur ma nuisette qui se déchire de tout son long. Il me plaque contre le mur, une main sur ma bouche, l'autre sur mes seins, et se met à me mordre littéralement les tétons en glissant violemment deux doigts dans ma chatte. Je prends peur et tente de le repousser de mes deux bras.

La chaleur.

La douleur.

L'effroi.

La peur.

La stoïcité.

Je mets bien une seconde à me rendre compte qu'il vient de me gifler. Je n'ai même pas eu le temps de réaliser, qu'il a déjà de retour sa main sur ma bouche. Je lève les bras pour tenter à nouveau de le faire reculer, mais me ravise. Ça ne servira à rien.

Il approche son visage du mien. Il ne dit rien mais



je le lis dans ses yeux : « Laisse-toi faire, et tout se passera pour le mieux ».

La peur passée, je le sens sur mes cuisses. Ma chatte coule comme jamais. D'abord, j'ai honte de moi. Me mettre à mouiller comme jamais quand il me gifle ? Que suis-je donc devenue ? Je sens sa main sur mon sexe ouvert, dégoulinant.

\*  
\* \*

C'est alors que je me rends compte qu'elle aime ça. Putain, elle aime se faire dominer. Je passe la paume de ma main sur ses lèvres, récoltant son jus, en la regardant dans les yeux. Je sens mon regard s'adoucir, sa peur disparaître... un peu.

Je retire mes baskets et termine d'enlever mon pantalon. Je remonte ma main jusqu'à ma bouche et lèche ma paume. Ce nectar est délicieux, décidément. Peut-être encore plus que l'autre jour. Je lui prends un bras et lui souris avant de la tirer violemment vers le lit et la jeter dessus, lui enfouissant la tête dans la couette pour ne pas qu'on l'entende. Je place ma main sur sa bouche à nouveau, et de deux coups de pied sur ses chevilles, lui écarte les jambes.

\*  
\* \*

Je remonte un peu ma croupe pour qu'il puisse bien me baiser.



\*  
\* \*

Ma queue entre en elle d'un coup. Tellement naturellement. Comme si son vagin s'était ouvert à la seconde où elle m'a vu derrière la porte, et qu'il aspirait maintenant ma queue pour sa survie. Je reste au fond d'elle quelques secondes... et elle se met à faire des petits ronds avec son bassin.

J'adore ça... j'ai toujours adoré ça... Mais je ne la laisserai pas prendre le dessus comme la semaine dernière. D'une main, j'attrape une mèche de cheveux et lui tire la tête en arrière, violemment, et jusqu'à ce son corps ne puisse plus se plier. Elle gémit de douleur et me regarde comme elle peut, avec des yeux exorbités. « Mmmh mmh, » fait-elle sous ma main. Je me penche en avant et lui chuchote :

- T'aimes ça, te faire sauter, petite salope.
- Mmmh mmmh, en faisant un oui de la tête.
- Je vais te défoncer comme une petite pute.

\*  
\* \*

Et d'un coup, je sens son bassin cogner le mien, me projetant en avant. Mais il me retient par les cheveux. J'ai mal et ça fait du bien en même temps. Son gland gonflé et dur frappe violemment le fond de mon vagin qui n'en finit pas de produire de la cyprine. À tel point que je sens la couette mouillée. Je serre fort les



mâchoires, sa main sur ma bouche m'écrase les joues et étouffe mes cris. Sa queue me remplit le sexe. Dans un moment de clarté, alors que la douleur se fait un peu moins sentir, ou que je m'y habitue, je contracte mon vagin autour de sa queue.

\*  
\* \*

Et je la baise de plus belle. Ma queue lui défonce le sexe, littéralement. Même à moi, ça me fait mal, par moments, tellement je la pénètre profondément. Son jus me coule sur les couilles, les cuisses. Je le sens sur mes mollets.

Je ne sais plus où je suis, j'espère juste, pendant une seconde, ne pas être en train de crier à chaque coup de bassin, ayant une pensée pour les enfants.

Mais très vite, je les oublie. Mes yeux se posent sur ses fesses. Je vois sa chatte avaler mon pieu. Je vois sa cyprine sur ma queue, commençant à mousser à force d'aller et venir.

\*  
\* \*

Et je jouis. D'une force encore jamais ressentie. Je jouis en sentant ma mouille augmenter encore. Et j'en veux encore. J'en veux plus.

Et la lumière se fait alors, dans mon esprit. Il n'était pas question de m'en vouloir d'avoir couché pour de l'argent... Il était question d'en vouloir plus.



Et cette idée me comble de bonheur. Oui, j'en veux plus. Je veux vivre de baise ! Je jouis une deuxième fois immédiatement. Toujours aussi fort, toujours aussi puissant. J'en pleure tellement c'est bon, et tellement j'ai mal partout. J'ai mal au crâne, où il tire mes cheveux comme un sauvage, au point que j'ai l'impression que mon cuir chevelu va s'arracher. J'ai mal à la mâchoire à force de la serrer pour ne pas crier et réveiller tout le quartier. J'ai mal aux hanches à force des coups répétés de son bassin. J'ai mal au sexe qu'il m'a défoncé sans pitié. Et je jouis... encore et encore.

Jusqu'à ce que je ne sente plus rien. Je sens mes forces s'en aller, et je me sens bien... quelques secondes. La jouissance passe et ne reste plus que la douleur.

\*  
\* \* \*

Je la sens jouir très fort. Puis, quelques secondes plus tard, elle est comme inerte, bien qu'elle continue d'émettre des petits bruits, sous ma main, qui ressemblent maintenant plus à des plaintes qu'à des gémissements. Mais je continue de la pilonner comme un dingue.

Je me sens fort et puissant. Cette fois, j'ai eu raison d'elle, la chienne... Et cette pensée me fait monter la jouissance. Je me retire de sa chatte, laisse ses cheveux tranquilles, retire ma main de sa bouche, et me branle au-dessus de ses fesses. Je me mords les lèvres pour ne pas gémir trop fort et me vide sur son dos, ses fesses.



J'ai l'impression que des litres de sperme sortent de ma queue, qu'elle ne va jamais s'arrêter.

Mais finalement, transpirant, dégoulinant de sueur, son jus ayant coulé jusqu'à mes pieds, même à terre, je finis de jouir. Je prends quelques respirations, essaye de reprendre mes esprits.

Puis j'attrape mon portefeuille, en sors 500€, comme la dernière fois, et les pose sur la table de nuit. Elle reste là, inerte, tout juste la force de me sourire, quand elle me voit poser l'argent. Je me rhabille sans qu'elle ne fasse le moindre mouvement. Je reviens vers elle, me penche et embrasse ses fesses. Un baiser sur chaque, tout doux. Je lui caresse les cheveux en les replaçant bien pour voir son visage. Elle est si belle, et je le lui dis. Elle me sourit à nouveau, avec un peu plus de conviction, cette fois.

Je sors de la chambre, le cœur léger, descends les marches, sors de l'appartement, et descends dans la rue. Je prends une bouffée d'air frais et me mets à sourire. Ce sourire ne me quittera pas pendant plusieurs jours.

\*

\* \*

Le réveil sonne. J'ouvre les yeux. Pendant une seconde, j'ai l'impression que c'était juste un rêve. Puis je me rends compte que je n'ai pas bougé d'un pouce, que je suis toujours nue, dans la position où il m'a baisée, son foutre sur moi.

Difficilement, je tends le bras vers le réveil et



l'arrête. Je suis courbaturée de partout, j'ai un mal de crâne abominable. Mais pourtant, je le sens au fond de moi : je suis heureuse et ma vie va changer !



## 3.

Deux semaines que je la laisse attendre. Léon m'a donné les résultats de son enquête autour d'un verre de Bourbon, comme d'habitude. Catherine est une femme qui a deux enfants, de deux pères différents. Aucun n'est resté. Après ma visite chez elle, elle est sortie chaque soir, écumant les bars et laissant ses enfants à ses parents. Il ne l'a pas suivie jusqu'à l'intérieur mais l'a vue une fois ressortir avec un homme. Ils sont allés chez lui, et elle est repartie 40 minutes plus tard. La seule question que je me pose : est-ce qu'il l'a payée ? Si c'est le cas, il sera facile de la faire venir bosser au bar.

J'ai demandé à Léon de continuer de la surveiller. Non pas de me faire des rapports. Je veux qu'il la protège. Elle n'a que peu d'amis. Deux amies très proches, uniquement. Plus une collègue avec qui elle s'entend bien.

Deux semaines que je l'ai baisée dans sa chambre, avec une violence qui me fait encore frémir, à la fois de peur et de plaisir. Je n'avais jamais baisé comme ça, à la limite du viol. Ça en aurait été un si elle n'avait pas été consentante. D'ailleurs, je me demande encore si elle l'a été tout du long. Avec les autres filles du bar, je



n'arrive pas à me lâcher autant. Elle a quelque chose de spécial. Quelque chose qui me fait oublier qui je suis, où je suis. Il m'a fallu beaucoup de contrôle pour ne pas crier, la dernière fois.

Chaque soir avant de me coucher, je la revois, inerte, les jambes ouvertes, mon foutre sur son corps luisant de sueur. Et chaque soir, j'ai encore un peu plus envie d'elle.

Demain, j'enverrai Magyd lui proposer du travail.

\*

\* \*

Depuis son passage chez moi, dans ma chambre, dans ma chatte, je suis une zombie. J'ai envie de baiser, tout le temps, partout, avec tout le monde. Il m'a littéralement transformée en nymphomane. J'arrive tout juste à faire bonne figure au travail et avec les enfants. Un soir, j'ai fini avec un homme. Mais il était... nul ! Et je n'ai pas osé lui demander de me payer. J'ai envie de ça. Envie que les hommes me payent pour me baiser.

J'aimerais me payer une voiture plus grande. Une cinq portes. Alors, ce soir, c'est décidé. Je sors en bar, et me ferai payer. J'ai laissé les enfants chez leurs grands-parents pour le week-end. Ils partent à la mer. Les enfants adorent ça. Les grands-parents aussi. Moi, je travaille le samedi, donc je ne peux pas y aller souvent. Il m'arrive de les rejoindre le samedi, mais pour repartir le dimanche midi. Je n'ai jamais le temps d'en profiter réellement.

Je me suis habillée sexy. Une mini-jupe avec porte-



jaretelle, débardeur moulant mes gros seins, bottines en cuir, et veste légère. Le temps est à l'orage. Je me regarde dans la glace. Tout mon être appelle la queue. Si je ne trouve pas de client ce soir, c'est que je ne suis pas faite pour ça.

Je ferme la porte derrière moi, mon coeur bat la chamade. Serai-je simplement capable de dire à un homme que... je suis une pute ?

\*  
\* \*

Texte de Léon : « Sortie habillée en circonstance. Passage à l'acte imminent. »

Il me fait toujours marrer, ce Léon, avec ses textos à moitié codés ! Elle a donc décidé d'apâter le client. Elle est prête, à point. Je réponds à Léon : « Surveillance rapprochée. Pas de dérapage. »

Au moins, avec lui, je sais qu'elle est entre de bonnes mains.

\*  
\* \*

Je pousse la porte d'un bar de nuit qui vient d'ouvrir. La musique y est très forte, des étudiants crient dans tous les sens. Je m'enfonce dans le bar en me dirigeant vers le comptoir, consciente des regards masculins et féminins qui se posent sur moi, sur mon corps avec ses rondeurs provocantes. J'en suis excitée et sens même ma culotte s'humidifier un peu. Je m'installe



au comptoir et commande un alcool bien fort pour surmonter mon stress. Le barman, bel homme, me regarde à la fois envieux et méfiant.

Cela me rend heureuse. Il sait que je viens chercher des clients. Il n'en est pas sûr, mais il s'en doute. Au moindre faux pas, il me mettra dehors. Le stress remonte d'un coup et j'avale mon whiskey cul-sec, avant d'en recommander un autre.

— Sale journée ? me demande le barman.

— Je vous le fais pas dire ! lui dis-je en attrapant le deuxième verre et lui glissant un billet. Gardez la monnaie, jeune homme.

Il prend le billet en se déridant. Un point pour toi, Catherine ! Je bois mon deuxième verre plus tranquillement, regardant les jeunes gens s'amuser, insouciant.

Je ne le vois pas venir, mais je le sens. Une odeur de parfum musqué tout prêt de moi, et une voix grave dans le creux de mon oreille, accompagnée d'un souffle chaud et légèrement alcoolisé :

— Je vous offre le suivant ?

Un homme de la quarantaine. Plutôt pas mal, je dois avouer, bien qu'on lui devine une bonne bedaine qui doit gâcher le plaisir, une fois nu. Mais cela ne m'arrête pas :

— Avec plaisir ! Je m'appelle... Sonia.

— Enchanté, Sonia. Moi, c'est Arnaud. Deux whiskey, s'il vous plaît ! crie-t-il au barman.

Les verres arrivent très vite et il me propose d'aller nous asseoir à une table, plus au fond du bar, là où la musique est un peu moins assourdissante.



Très vite, il me décoit. Il me pose une question, une seule :

— Qu'est-ce qu'une si jolie femme fait seule dans ce bar ?

— Je suis venue découvrir le monde, lui dis-je sans trouver autre chose de plus pertinent. Et vous ?

La suite est un monologue sur sa vie. Sa femme qui est partie avec les enfants et blabla... Au bout de trois autres verres qui m'ont fait perdre toute patience et retenue, je me penche vers son oreille et lui dit, essayant de lui soupirer à l'oreille, tout en parlant assez fort, à cause de la musique :

— 300€ et vous oubliez tous vos soucis le temps d'une nuit.

Je glisse ma main entre ses jambes, discrètement, et lui masse la queue, pour l'empêcher de trop réfléchir. Il mordille mon oreille et me dit à son tour :

— Allons chez moi, vite.

Sa queue est déjà bandée. Il se lève, ne remarquant même pas que sa bosse est visible par tous et toutes. Il me prend par la main et me fait traverser le bar, nous frayant un passage le long du comptoir. Une fois dehors, il me dit qu'il habite à deux pas. Je le suis sans un mot. Excitée et apeurée.

Voilà, je l'ai fait. La musique du bar s'assourdit au fur et à mesure que nous nous éloignons.

Il me fait monter dans un immeuble plutôt bien entretenu. Au deuxième étage, il s'arrête et sort un trousseau en me souriant bêtement. Je le vois trembler en insérant la clé dans la serrure. Je lui souris à mon tour, pour le mettre à l'aise... mais je ne le suis pas



moi-même. Il m'invite à entrer et me propose un verre, que je refuse gentiment en m'approchant de lui, collant mon corps au sien, mes doigts prenant un peu plus d'assurance, faisant sauter les boutons de son pantalon. Sa queue n'a pas déraïdi. Je fais glisser son pantalon et son slip (mon dieu, il porte des slips !) en même temps, tout en m'agenouillant devant lui. Je caresse doucement sa queue et approche ma bouche. Du bout de la langue, je lèche la goutte de son pré-sperme qui perle au bout de son gland. Il soupire très fort, sa queue hyper tendue pointe vers le fond de ma gorge. Je l'avale entièrement, d'un coup et me mets à le sucer tout en le branlant d'une main et lui massant les couilles de l'autre.

Il s'accroche à mes cheveux, me plaque le visage contre son bas-ventre et pillonne ma bouche en râlant. Je me laisse faire, la bouche ouverte, bavant sur sa queue si longue, bien que fine.

Je me remets à lui caresser les couilles. Au même instant, je le sens se vider dans ma bouche, ses soupirs transformés en cris de surprise.

Il me remplit la bouche de son sperme chaud qui n'en finit pas de couler. Enfin, il relâche un peu prise et je retire ma tête, reprenant de l'air dans mes poumons en feu, et recrachant son sperme sur le carrelage froid.

Je relève la tête vers lui et lui souris. J'hésite un instant en voyant la gêne sur son visage, d'avoir joui si vite. Il n'avait pas dû faire l'amour depuis que sa femme l'avait quitté. Je me relève et l'embrasse avec tendresse la main sur sa joue, lui faisant comprendre que ce n'était pas grave. Il retire ses lèvres des miennes,



prend ma main dans la sienne et la baisse, avant de se reculer, le regard au sol.

— Je vais chercher ton argent, dit-il en se dirigeant vers une porte.

Quelques secondes plus tard, je le vois revenir, les billets tant désirés dans la main. Il les tend vers moi, je tends à mon tour le bras pour les prendre, mes yeux fixés sur sa main.

Je ramasse une gifle accompagnée d'un « Sale pute ! ».

Je me tiens la joue, baisse les yeux par réflexe, et tente d'attraper les billets avant de m'enfuir le plus vite possible. Mais ses réflexes sont meilleurs que les miens, je n'effleure même pas la liasse qu'il tient dans la main et reçoit un coup dans l'estomac qui me met au sol, à genoux.

— On fait moins la maligne, maintenant, sale pute ?

J'ai du mal à respirer, crache par terre pour essayer de laisser de la place à l'air. Je ne vois plus que ses pieds. Quelques gouttes de sperme et de bave y sont encore. Tout d'un coup, l'un d'eux s'approche et m'écrase la joue gauche, m'envoyant voler plus loin, allongée complètement, cette fois, impossible de me relever, sentant mon esprit s'en aller, l'alcool et la douleur mélangés.

La dernière chose dont je me souviens, c'est de le voir tomber à son tour, les yeux dans le vague, son crâne cognant contre le carrelage. Puis quelqu'un qui me soulève, me prend dans ses bras forts et réconfortants.



— Qui ? réussis-je à prononcer, malgré une mâchoire si douloureuse.

— Vous avez un ami qui vous veut tout le bien du monde, me répond une voix tout aussi grave qu'apaisante.

Puis je m'évanouis, me sachant sauvée.

\*  
\* \*

Il est 22h53 quand mon portable sonne, sur la table de nuit. Tout en caressant les cheveux blonds de Claire qui avale ma queue en parfaite professoinnelle, je tends le bras et tourne l'écran vers moi pour voir qui c'est : Léon. Je réponds en appuyant sur la tête de Claire pour qu'elle continue tout de même :

— Salut Léon.

— Laisse ta blonde et débarque chez toi tout de suite, Tom.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Le colis que tu m'as demandé de surveiller a besoin d'un endroit pour la nuit.

— Merde, tu y es dans combien de temps ? Rien de grave ?

— Non, rien de grave. Il est allongé derrière, ça va. Je suis là dans 20 minutes.

— Il ?

— Le colis.

— Ah ! Ok, je serai là, Léon.

Et il me raccroche au nez. Je déteste quand il fait ça. Je pose le téléphone. Claire me regarde en léchant



ma queue de tout son long. Je lui caresse la joue, avec une moue navrée, pour lui dire :

— Désolé, chérie, je vais devoir y aller.

— Ça fait deux fois que tu me fais le coup, connard ! (j'ai toujours aimé sa délicatesse !)

— Je sais, ma belle, mais qu'est-ce que tu veux ? C'est le boulot... Et puis je te rappelle que la dernière fois, on a terminé, quand même !

— Tu parles ! Comme si j'avais joui, la dernière fois ! C'est toi qui m'a bassiné les oreilles avec l'importance que ça avait pour toi, que je prenne autant mon pied que toi. Alors si c'est pour me baiser vite fait parce que t'as pas le temps, ou te barrer avant même que je sois à poil, c'est pas la peine de me faire perdre mon temps.

J'enfile vite fait mon pantalon, sors quelques billets et lui les tends en l'embrassant, un peu de force, j'avoue.

— Dis-toi que c'est de l'argent facile, dans ce cas.

— Pfff... Je t'aime, connard, et tu le sais, en plus.

— Je le sais !

La porte se ferme derrière moi. Il était temps que je m'en aille. Claire est quelqu'un de passoinné, d'adorable... mais elle a un caractère de merde. Quand elle a décidé de vous faire une crise, elle commence par quelques insultes gentilles, un petit mot gentil, pour vous assouplir... puis c'est là qu'elle vous malaxe à coups de reproches, d'insultes bien moins gentilles... et parfois de mains et de pieds. Je me suis sauvé au bon moment !

Arrivé chez moi, Léon m'attend déjà. Il rentre sa voiture dans le garage pendant que je monte préparer



un lit. À peine ai-je terminé que je le vois arriver dans la chambre, son « colis » dans les bras.

— Elle a perdu connaissance quelques minutes, mais elle dort, là.

— C'est quoi ces marques, là ?

Léon m'explique alors tout. Heureusement que son boulot pour moi a fait de lui un voyeur. Il s'est introduit chez le type, sans même qu'ils ne le remarquent. Parfois, il me fait peur. Heureusement que j'ai une entière confiance en lui, sinon, je ne me sentirais pas en sécurité chez moi, même enfermé à double tour !

On couche ensemble Catherine. Je lui enlève ses vêtements, en faisant en sorte de ne pas la réveiller. Je la laisse en sous-vêtements, et nous allons jusqu'au salon, en bas, la laissant dormir.

— Il faudra appeler Renaud... du ménage à faire, me dit Léon.

Il me tend un bout de papier avec une adresse. Je la mets dans ma poche et envoie un texto à Christophe, mon petit postier personnel : « Lettre urgente. Raboule-toi ». Le temps qu'il démarre son scooter et il sera bientôt là. Je lui donnerai une enveloppe à remettre dans une boîte aux lettres abandonnée, comme d'habitude. Il aura sa petite commission et personne ne saura qui est à la base de quoi.

\*

\* \*

J'émerge à nouveau, avec un affreux mal de crâne. La



soirée me revient par images, comme un cauchemar. Je frémis et ouvre les yeux. Je panique en ne reconnaissant pas les lieux. Ma première pensée est que je suis toujours chez le fou d'hier soir. Puis je me souviens que quelqu'un d'autre est venu me chercher, comme par magie. Une phrase résonne alors dans ma tête, alors que je me retourne dans le lit : « Vous avez un ami qui vous veut tout le bien du monde ». Et je le vois, assis dans un fauteuil, son regard fixé sur moi. Un frisson me parcourt tout le corps, mêlé d'effroi et de soulagement.

— Bonjour, me dit-il d'une voix douce. Dure soirée...

— Comment je suis arrivée ici ? demande-je, la voix enrouée.

— Ne vous en faites pas, continue-t-il apaisant. Vous êtes chez moi, et plus aucun mal ne vous sera fait. Jamais. Je m'en assurerai personnellement.

— Comment ? Qu'est-ce...

— Pour le moment, il s'agit de vous requinquer.

Il disparaît de la chambre sans un mot. Je m'assieds dans le lit douillet. J'essaie de me remémorer la soirée dans ses moindres détails. Et la douleur me revient d'un coup.

Bringuebalante, je finis par réussir à me lever. Essayant de ne pas penser à mon visage tuméfié, aux différentes courbatures partout sur mon corps, je descends les marches. Cette maison est spacieuse, classieuse. J'arrive enfin au salon. Je l'entends dans la cuisine et m'affale sur le canapé, ne portant qu'une longue chemise que j'ai trouvé près du lit et mes sous-vêtements.



\*  
\*   \*

Je la trouve là, à moitié endormie, dans une position naturelle mais qui réveille en moi des instincts animaux. Je pose le plateau sur la table basse, et m'assieds doucement près d'elle. Je la regarde, mon coeur se met à cogner fort dans ma poitrine. Mes yeux remontent le long de ses jambes douces. Dans un pli de la chemise, je devine son string. Les manches pliées laissent voir ses avant-bras fins. Les quelques boutons laissés ouverts m'offrent la vue de la naissance de sa poitrine, que je sais généreuse et délicieuse. Elle somnole la bouche entrouverte... je me penche et l'embrasse.

\*  
\*   \*

Le contact de sa bouche me sort de ma somnolence. J'ouvre les yeux et voit les siens, pleins de tendresse. Sa main douce et virile se pose sur ma joue, et je lui rends son baiser, me détendant complètement.

Naturellement, sans même y penser vraiment, mes mains commencent à parcourir son corps musclé. J'attrape ses fesses fermes et me mets à les masser avec empressement. Ma respiration accélère, mon coeur s'embale.

Je ne sens plus rien que le désir, l'envie... le besoin de baiser avec lui !



\*  
\* \*

Je l'assieds près de moi, sans quitter sa bouche. Sans perdre une seule seconde, ses mains se glissent sous mes vêtements, parcourent mon corps frénétiquement. Un peu surpris par ce regain d'énergie en elle, je commence maladroitement à la caresser. Mes mains attrapent ses seins déjà gonflés par le désir à travers ma chemise qu'elle porte. Je la masse avec passion alors qu'elle commence déjà à ouvrir mon pantalon qui ne lui résiste pas.

Aussitôt, elle plonge sa main dans mon boxer, et me branle. Je gémis fort à ce contact et me jette en arrière dans le canapé, décidé à la laisser prendre les choses en main, si je puis dire !

\*  
\* \*

Le regard fiévreux, je me mets à genoux face à lui sur le sol, lui baisse le pantalon et le boxer et avale sa queue déjà relativement bien tendue. Mais je sais qu'il peut faire mieux. Sans préalable, je l'enfonce au fond de ma gorge et appuie ma tête contre son bas-ventre. Je l'entends pousser un cri de plaisir, ma respiration se bloque, ma salive se met à couler alors que sa queue grossit rapidement dans ma bouche, venant me frotter le fond de la gorge avec son gland puissant. Puis je remonte ma tête en reprenant mon souffle et aspirant sa verge. Du bout de la langue, je lèche son gland en



le regardant prendre son pied. Comme pour lui faire comprendre, je lui sussure : « Mon sauveur... » et me mets à le pomper comme une chienne sans lui laisser le temps de me répondre. Ma bouche avale sa queue entièrement, descendant et remontant en lui caressant son pieu de mes lèvres. La salive coule de ma bouche, il en a plein la queue.

Je sens mon string complètement trempé et glisse une main dedans sans m'arrêter de le pomper sauvagement. Je branle mon clito, mes lèvres, le tout ensemble en serrant sa queue dans l'autre main et le suçant de toute mon envie.

Trois de mes doigts se glissent en moi et je me mets à gémir en le pompant. Je descends ma bouche sur ses couilles et les aspire ensemble dans ma bouche en nous branlant tous les deux. Ma chatte dégouline déjà, et je sais qu'il aime ça.

Tout d'un coup, je me lève, le laissant bandé sur le canapé. Je recule d'un pas et défais un à un les boutons de la chemise. Je souris en voyant que le point de non-retour est passé : il prend sa queue d'une main et se branle en me regardant. Je me trémousse alors tout doucement, imperceptiblement en laissant glisser le tissu le long de mon corps. Tout aussi doucement, je libère ma poitrine. Il se branle encore plus vite. Je me masse les seins, pince mes tétons qui pointent vers lui. Il gémit. Je me retourne et baisse tranquillement mon string en lui montrant mes fesses. Je ne le vois plus, mais je sais qu'il n'en peut plus... et ça m'excite...

Lorsque je me remets face à lui, il a lui aussi retiré



tous les vêtements qui lui restaient. Je m'approche de lui, me mets au-dessus de lui à califourchon en lui offrant mes seins à sucer.

\*  
\* \*

Je me jette dessus comme un condamné à mort dans une porte laissée ouverte par mégarde. Je lui attrape les hanches et la plaque contre moi, lui bouffe les seins, mord ses tétons, les embrasse, les lèche... peut-être tout en même temps !

Je sens le jus de sa chatte qui tombe sur mon gland par petites gouttes. Je pousse ses hanches vers le bas, mais elle me retient.

Je relève la tête de sa poitrine et la regarde, peut-être un peu méchamment, je ne m'en rends pas compte. Elle me sourit et se lève. Je ne comprends pas ce qu'elle fait, mais ce sourire me fait penser qu'elle a de la suite dans les idées.

\*  
\* \*

Je me mets dos à lui et me penche en avant lui offrant une vue sur ma croupe. À peine me suis-je penchée que je sens ses mains claquer sur mes fesses, puis sa bouche sur ma chatte. Sa langue tendue s'enfonce en moi, me soulage. Je le sens me fouiller de l'intérieur, sa respiration chaude sur mes lèvres gonflées. Je glisse une main le long de mon dos et viens rejoindre une



des siennes sur mes fesses, avant de continuer mon chemin vers ma raie.

Là, j'enfonce mon index tout doucement dans mon petit trou, imaginant la vue qu'il doit avoir, les yeux à quelques centimètres seulement de mon doigt qui écarte ma rondelle.

Il me bouffe la chatte avec encore plus de ferveur, je me mets à crier, en m'appliquant avec mon doigt. Je sens par moment ses dents sur mes lèvres enflammées, et je crie de plus belle !

D'un coup de rein vers l'arrière, je le repousse dans le canapé, puis recule d'un pas. Doucement, je m'assieds sur lui. Entre mes cuisses, j'attrape sa queue palpitante et la dirige vers ma raie. Son gland touche ma rondelle. Je me laisse tomber encore un peu, mais mon anus se contracte. Ses mains se posent sur mes hanches avec douceur et m'aident. Je pousse vers le bas, sentant son gland gonflé écarter mon anus peu à peu. Ça fait mal... mais tellement de bien en même temps !

Dans un cri sauvage qui me brûle la gorge, je descends mon bassin de force d'un coup. Sa grosse queue se fraye un passage dans mon cul. Pendant une demi seconde, j'ai la sensation qu'il m'a déchiré l'anus... pendant quelques secondes, ni l'un ni l'autre ne bouge. La sensation de brûlure se fait moins pressante et je me mets à bouger sur sa queue, la gardant enfoncée au maximum. Mes cris se font autant de douleur que de plaisir. Pour ne plus y penser, je prends ses mains et les place sur ma chatte. Automatiquement, il se met à me branler le clito avec force, et je me mets à monter



et descendre le long de sa queue qui me défonce le cul de plus en plus !

\*  
\* \*

Sa rondelle étroite se serre autour de ma queue. Jamais je n'ai vu une femme prendre autant son pied à se faire enculer. Toutes celles avec qui je l'ai fait jusqu'ici ne l'ont fait que pour me faire plaisir... et parce que je les payais pour ça !

Comme à chaque fois, mon esprit s'évade... je me vois lui attraper les hanches, me lever un peu pour échanger nos places. Rapidement, elle se retrouve la tête dans un oreiller du canapé et moi derrière en train de frapper mon bassin contre son cul. Ma queue n'est même pas sortie de ses fesses...

J'enfonce mes doigts dans sa chair et me mets à la baiser de toutes mes forces. Nous crions ensemble, bougeons ensemble, nos deux corps devenant les réceptacles de notre désir l'un pour l'autre. J'accélère mes mouvements, sens la jouissance monter alors qu'elle crie déjà de toutes ses forces. Son cul se resserre fortement sur ma queue quand elle jouit, laissant échapper un ou deux jets de cyprine qui finissent à nos pieds.

J'aimerais que ce moment dure éternellement, je pense une seconde à ralentir la cadence pour en profiter encore... mais mon corps ne me répond plus et accélère encore, lui défonce son cul si doux. Mes yeux ne quittent pas cet endroit si étroit qui réussit à m'accueillir pourtant.



Je me mets à la marteler littéralement... sentant le sperme pousser le long de ma verge, à chaque coup de bassin, un peu plus près d'exploser. Je l'entends crier, toujours crier, lâcher des « aie » qui ne m'émeuvent pas.

Enfin, la délivrance ! D'énormes jets de sperme remplissent son cul dans de grands coups de bassin qui l'enfoncent dans l'oreiller jusqu'à étouffer ses cris. Dans un grand râle de soulagement, je me retire de son anus et m'affale dans le canapé près d'elle.

Elle ne bouge pas tout de suite. Elle reprend ses esprits, son souffle, alors que mon sperme ressort de sa rondelle et tombe à terre, se mêlant à son propre jus. Enfin, elle se lève doucement, se met à 4 pattes sur le canapé et entreprend de me nettoyer la queue avec sa bouche.

Avec une extrême douceur, ses lèvres se posent sur mon gland, aspirent les gouttes de sperme qui s'y trouvent. Sa langue lappe ma verge entièrement, délicatement et consciencieusement. Elle fait de même avec mes bourses puis s'assied enfin près de moi.

Je me tourne vers elle, lui prend son visage dans mes mains et l'embrasse tendrement, avant de l'allonger, sa tête sur mes cuisses, tout près de mon sexe encore palpitant.

\*

\* \*

Toutes les émotions depuis ces dernières semaines remontent d'un coup en moi. Et je pense : « Nous avons fait l'amour, pas baisé ».



Les larmes montent dans mes yeux et ne peux  
retenir mes sanglots. Il se penche au-dessus de moi :

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

Je lève les yeux vers lui, la bouche tremblante et  
n'arrive qu'à prononcer :

— Merci.



## 4.

Cela fait dix jours, maintenant. Dix jours que Tom m'a sauvée de ce connard d'éjaculateur précoce. Ont suivi quelques jours de mensonge, à propos des marques sur mon visage. Mais aujourd'hui, ils ne sont plus qu'un mauvais souvenir. Aujourd'hui, comme les dix derniers jours, j'attendrai avec impatience d'entendre frapper doucement à ma porte, une fois les enfants couchés. Tous les soirs, il vient me baiser. Tous les soirs, il me défonce, me laisse 500€, et s'en va, comme un rêve.

Les deux premiers soirs, j'ai été surprise de le voir à nouveau, mais déjà, c'est devenu notre rituel. La violence de nos premiers rapports a disparu depuis la dernière fois. Il me baise comme on baise celle qu'on aime, et je jouis avec cette même douceur. Et j'aime ça. Hier soir, j'ai même joui plusieurs fois. À peine m'avait-il pénétrée que j'ai joui, et pendant qu'il me prenait en levrette, la tête enfoncée dans un coussin pour ne pas crier trop fort, j'ai joui plusieurs fois.

Je suis donc une femme comblée, autant physiquement que financièrement, à présent. Mais je sais que ça ne durera pas. Il ne lâchera pas



indéfiniment cette somme chaque soir. Il m'a fallu plusieurs jours, pour me décider. Mais ce soir, j'ai fait garder les enfants, et je vais retourner faire le tapin. J'ai pensé que c'était trop dangereux, que je pourrais encore tomber sur un malade qui s'amuserait à me refaire le portrait pour se prouver sa virilité. Mais je le veux. Mon corps le réclame. Cette sensation, cette excitation, alors que je cherchais un client dans ce bar, tous ces regards qui se posaient sur moi, même ceux pleins de dédain, m'ont excitée. Et que je le veuille ou non, ma relation avec Tom fait bien de moi une pute.

Rien que ce mot m'émoustille, alors que je passe le rouge à lèvres sur la chair de ma bouche, devant mon miroir. Ce soir, Catherine va faire son entrée dans le monde de la prostitution par la grande porte.

\*  
\* \*

Comme tous les soirs, maintenant depuis dix jours, je commence la soirée en sortant de chez moi à pieds. Mes pas me guident vers elle. Dix jours que je me demande ce qui me prend. Dix jours que je la baise comme le premier des puceaux, pour 500€. Depuis ce matin-là, je n'arrive plus à me lâcher avec elle comme nos premières fois. J'en ai d'abord déduit que mon attirance pour elle s'était tarie au moment où je l'ai possédée. Ce « merci » qui était comme un « je t'aime ».

Tous les soirs, je frappe à sa porte comme un toxico



à la porte de son dealer, et je la prends dans sa chambre. J'ai jamais aussi mal baisé que depuis que j'essaye de la faire jouir ! Je dépose 500€ sur son lit sans la regarder, et je pars honteux.

Et chaque soir, je sors de chez moi en me jurant de ne pas y retourner. Mais mes jambes y retournent. Alors je me jure que cette fois, elle va prendre cher. Et quand je la vois, plus belle que la veille, je n'arrive à rien, même pas la faire jouir, peut-être. Alors je m'enfuis... et vais me venger sur les putes du bar. Elles, elles prennent cher. Mais Catherine, impossible.

Mais ce soir, mon téléphone me sort de mes pensées, alors que je suis à peine sorti de chez moi. Mon coeur fait un bond, quand je vois que c'est de Léon. Je l'ai obligé à rester à surveiller Catherine tous les soirs depuis sa sortie du boulot, jusqu'à ce que j'arrive chez elle : « La gazelle sort en grande tenue ! ».

Elle s'y remet. Je ne le sens pas tout de suite. Il me faut quelques pas pour bien analyser ce qui se passe en moi, pendant que je réfléchis à ce que je dois lui répondre. Mais c'est ça. L'amoureux transi incapable de faire quoi que ce soit refait place au prédateur. Et ma proie sort de son terrier. Elle revient sur mon terrain, là où je suis le meilleur.

Un sourire en coin, la fièvre montant déjà en moi, je tapote sur mon téléphone : « Suis-la, et tiens-moi au jus, j'arrive ».

\*

\* \*



Cette fois, j'ai plus réfléchi, avant de me lancer. Mes pas assurés claquent sur le trottoir et je me délecte des quelques regards pleins d'envie qui se posent sur moi. Je ne suis peut-être pas aussi provocante que la dernière fois, mais ces réactions, bien que fugaces, me donnent l'assurance dont j'ai besoin.

Je marche une bonne demi-heure, avant de pousser la porte du Poupoupidou, un bar de strip-tease dont j'ai trouvé l'adresse sur internet. Quelques regards se tournent vers moi, alors que la musique à la fois très entraînant et douce me caresse les oreilles. Je souris volontiers au portier, qui semble un peu surpris de me voir arriver seule. Au comptoir, un homme typé méditerranéen d'une bonne quarantaine d'années, avec un léger embonpoint pas vraiment désagréable me sourit largement. Tous les clients sont assis vers le fond de la salle, les yeux rivés sur une belle métisse à la peau reluisante qui danse avec grâce autour d'une barre. Je dois avouer qu'elle est magnifique, et sensuelle à souhait. Un instant, je me demande comment je vais pouvoir attirer le regard de quelqu'un avec cette concurrence implacable. Mais je finis par me rassurer en me disant que ce lieu n'offre pas ce que moi j'offre. En fait, plutôt que de concurrence, les danseuses du club seront peut-être plutôt un atout pour moi. Les hommes surexcités seront prêts à tout pour se vider les couilles. Et je serai le réceptacle de leur excitation démesurée.

Cette pensée m'excite déjà alors que le barman à l'accent prononcé du sud m'apporte un cocktail. Sa spécialité m'a-t-il dit. Je le remercie et le paye, avant d'aller



m'asseoir à une table, seule, pour profiter du spectacle, jetant de petits coups d'oeil sur les clients présents.

Il sont onze en tout. Un couple s'est posé dans le coin le plus sombre de la pièce. Je devine facilement la main de la femme posée sur l'entre-jambe de l'homme, mais n'arrive pas à voir si elle le masturbe ou le caresse uniquement à travers son pantalon. Je ne m'y attarde pas trop, vu qu'ils ne seront pas ceux qui me paieront. Pile devant la scène, un groupe de quatre jeunes bavent devant la belle métisse, qui s'effeuille avec des regards coquins pour eux, particulièrement. Leur table est remplie de verres vides, et ils sont visiblement saouls. Eux pourraient facilement terminer la soirée en payant une pute. Mais ma dernière soirée me fait craindre que c'est le genre de groupe avec qui les choses peuvent vite mal tourner. Les cinq autres sont des hommes seuls, chacun à leur table. Deux d'entre eux me font penser à des hommes d'affaire de passage, alors que les autres sont clairement le genre de pervers qui n'iront pas plus loin que le voyeurisme. Une fois rentrés chez eux, ils se branleront ou baiseront bobonne en repensant aux nymphes dansantes du bar.

Buvant mon cocktail à petites gorgées, tout en tournant la paille fournie avec le verre, je regarde la danseuse, maintenant en string et soutien-gorge, tout en jetant des regards de plus en plus insistants sur les deux hommes d'affaire. Avec un peu de chance, un d'eux finira par vouloir me payer un verre.

\*

\* \*



Je tourne un peu en voiture, attendant des nouvelles de Léon. Je fume clope sur clope, la musique à fond, pour tenter d'éviter de penser trop. Et j'ai l'impression d'avoir tendu le bras vers mon portable avant même qu'il ne sonne. Mon pied écrase le frein quand je lis son message : « Elle est au Poupi ! ». Merde. Putain de merde !

Sous les klaxons derrière moi, je repars en trombe. Cinq minutes plus tard, me voilà garé à bonne distance du bar. Et je ne tarde pas à voir Léon me rejoindre.

— Qu'est-ce qu'on fait, Tom ? me demande-t-il comme s'il me demandait ce que je voulais boire.

— Pour l'instant, on la laisse faire.

— Mais Tom... tu sais bien qu'on peut pas se permettre de laisser une pute dans le bar !

— T'inquiète ! Je gère... Appelle juste Magyd et dis-lui de l'avoir à l'oeil... mais discrètement.

— Putain, Tom... Tu penses avec ta bite, là... et j'aime pas ça.

— Je t'emmerde, Léon.

Sur ces mots, il prend son portable en soupirant. Le regard qu'il me jette me fait douter de mon propre jugement, et je sors une clope, tremblant comme la première fois où j'avais eu un kilo de shit dans les mains. Je l'avais acheté presque sur un coup de tête. Je n'avais rien planifié. J'avais déjà vendu pas mal de barettes, mais rien de cette envergure. Je ne savais pas où le planquer, ni même comment le refourguer. J'avais traversé la ville avec des sueurs froides, un kilo de shit dans le sac à dos. Mais au bout de vingt minutes de marche, j'avais un plan. J'allais revendre



tout ça sans faire trop de marge. Mais pas en-dessous de 100 grammes en une fois. Puis racheter un kilo, et monter les prix petit à petit jusqu'à me faire une marge raisonnable qui me permettrait d'investir dans plus gros. Le clientélisme. Les mecs allaient se défoncer pour pas cher un moment, et reviendraient donc vers moi. Ils finiraient bien par comprendre que je ne pouvais pas continuer de faire des prix si bas, mais me resteraient fidèles de par les prix que je pratiquais au début.

J'ai toujours fonctionné à l'instinct. Et là, mon instinct me dit que je dois la laisser faire. Je sais que c'est une entorse à notre première règle d'or : ne pas laisser la prostitution entrer dans le bar. Mais je sais que ça vaut le coup. Si elle repart avec un client et que cette fois, ça se passe bien, alors elle sera mûre. Magyd va devoir s'assurer qu'elle reste discrète. Et là encore, mon instinct me dit qu'elle va savoir y faire. Elle a ça dans l'âme, je le sens.

\*

\* \*

La belle métisse continue de faire baver les spectateurs, lascive à souhait, faisant croire à plusieurs reprises qu'elle va quitter ses sous-vêtements, pour se reprendre au dernier moment. Si je finis par m'ennuyer de ce spectacle, le groupe de jeunes semble grandement apprécier. Les tournées se suivent les unes après les autres, qu'une jeune femme à la peau blanche leur envoie, n'hésitant pas à se pencher pour leur faire



apprécier son décolleté opulent. Un des voyeurs se branle sous la table, et d'où je suis, je peux voir son sexe qui semble avoir du mal à s'ériger au maximum. L'endroit me fait un peu pitié, je dois avouer.

Heureusement, un des deux hommes d'affaire finit par se lever et me rejoindre. Un rapide coup d'œil sur son entre-jambes me rassure sur un point : il n'a pas de bosse et ne va pas tenter de me sauter dessus. Par contre, il ne sera peut-être pas du genre à payer pour baiser. Il se penche pour me demander si j'attends quelqu'un ou s'il peut me rejoindre à la table. Sa voix est douce et calme. Je me dis qu'il a sûrement l'habitude d'aborder des femmes, et me demande sérieusement si cet homme est vraiment le type d'hommes que je dois viser.

Mais je le laisse s'asseoir. Il n'est pas désagréable d'être convoitée physiquement, et je profite donc du compliment qu'il me fait en voulant me payer un verre, que j'accepte volontiers, après les présentations d'usage. Il s'appelle Nicolas, et est marié. Il n'a même pas enlevé son alliance. Une fois servis et la serveuse hors de portée d'oreille, il n'y va pas par quatre chemins :

— Vous venez ici pour la vue de la belle danseuse, ou celle de ces hommes pleins d'envie ?

— J'ai toujours été très curieuse, lui réponds-je avec mon air le plus mystérieux possible.

Ce qui a son petit effet ! Nicolas me sourit en coin, les yeux avides de sexe posés sur moi. Je le sens en moi. Cette chaleur qui monte. Mon sexe qui s'humidifie. Et en un instant, tout mon être appelle à la luxure.



— Et vous, bel homme ? C'est seulement la vue qui vous intéresse ?

Il met un bon moment avant de me répondre. Je crois que je l'ai surpris en étant si directe. Mon cœur se met à palpiter en pensant à sa bite dans ma chatte... et aux billets qu'il me laissera avant de me mettre dehors. Baisée et aussitôt oubliée... ça m'excite terriblement. Mais comment lui dire qu'il devra me payer sans pour autant lui faire perdre toute cette envie que je vois dans ses yeux ?

— J'aime contenter tous mes sens, me répond-il avec un sourire en coin.

— C'est votre femme qui doit en être heureuse, lui dis-je pour le tester en pensant qu'un homme qui assume de tromper sa femme sera peut-être plus enclin à se taper une pute.

Il rougit légèrement, sûrement plus par ma façon d'amener le sujet de son mariage que par la simple évocation de sa femme. Il fait tourner son alliance sur son doigt et me sourit, reprenant son aplomb naturel.

— J'ai la chance d'avoir une femme qui sait qu'un humain n'a pas besoin de sentiments pour contenter ses sens... Nous sommes plutôt libres, sur ce point. J'espère ne pas vous choquer...

S'il savait ! À cet instant, je ne le vois que comme une queue bien raide enveloppée dans des billets de 100€ ! Les sentiments sont bien loin de moi, à ce moment... mais je me retiens de lui faire comprendre quoi que ce soit, pour le moment. Il faut qu'il ait envie de moi au point de lâcher le contenu de son portefeuille pour m'avoir.



— Je ne le suis pas, lui dis-je avec un petit sourire en coin dont j'ai le secret. Mais heureusement pour votre femme que nous ne sommes pas toutes des femmes faciles... elle vous retrouverait plus souvent qu'il ne faut sur les rotules...

Il a fallu que je me penche à son oreille pour lui chuchoter ça. Ce faisant, j'ai croisé le regard du barman sur moi. Et clairement, il n'avait plus le sourire qu'il a eu en m'accueillant. Trouvant le lieu plutôt adapté à mon activité et souhaitant avoir l'occasion de revenir, je décide d'écourter cet échange et m'en aller.

— Mais il est des arguments qu'on ne saurait repousser, quand il sont bien choisis, lui dis-je en attrapant un papier et un crayon dans mon sac, discrètement.

— Oh ! Je suis sûr que je saurais les trouver. La motivation rend les gens créatifs, bien souvent.

Je ricane en griffonnant mon numéro de téléphone sur le bout de papier, et le lui glisse en me penchant à nouveau vers lui :

— Quelques trois cents de vos arguments feraient de moi une fille très facile, lui dis-je en lui faisant la bise, comme de simples amis.

Je me lève en lui faisant un clin d'oeil des plus coquins et le remercie pour le verre avant de sortir, un large sourire aux lèvres. Le barman me sourit à nouveau, apparemment soulagé que je reparte seule, tout en raccrochant son téléphone. Mais mon sourire à moi n'avait qu'une raison : Nicolas qui répondait à mon clin d'oeil en se mordant la lèvre inférieure.

Il va m'appeler, je le sais.



\*  
\* \* \*

Après un long moment à attendre et à subir les regards noirs et inquiets de Léon, sans qu'il ne prononce un mot, son téléphone sonne enfin. Il raccroche sans avoir parlé et me prévient que Catherine va ressortir seule. Planqués derrière la file de bagnoles, on la voit en effet sortir. Aussitôt, je commence à vouloir la suivre, mais Léon me retient :

— T'es trop pressé, Tom, tu vas nous faire griller.

— Quoi ? Tu vas la laisser nous distancer ?

— Non, me répond-il sans me regarder. Mais toi, tu restes là. Elle te reconnaîtra même de loin. Je te rappelle que tu la baises tous les soirs.

Je me renfrogne sans insister. Il a raison. Il a toujours raison, dans ces moments-là, et ça m'énerve. Mais avec le temps, j'ai appris à me fier à lui. Je le laisse donc partir à la suite de Catherine et prends mon portable :

— Chérie ? J'ai besoin de me décontracter, là...

Claire est la fille parfaite pour me détendre quand je suis stressé. À peine a-t-elle passé le pas de la porte de l'appartement à passes, que je lui saute dessus. Heureusement, le plus proche du bar était libre, et elle n'a mis que cinq minutes à arriver.

— T'es pas bien, non ? me fait-elle en me repoussant. T'as bien deux minutes !

— Fous-toi à poil et suce-moi, au lieu de raconter des conneries !

Quand je suis comme ça, elle n'insiste pas. Elle sait



que j'aime qu'elle joue les filles effarouchées. Mais elle sait aussi que parfois, je ne suis pas là pour jouer. J'ai juste besoin de me défouler. Et elle aime ça, la cochonne, en plus. Elle jette ses fringues dans la chambre presque aussi rapidement que j'ouvre simplement ma braguette. Puis elle tombe à genoux devant moi, les mains sur mes cuisses et la bouche grande ouverte. Mes mains se posent sur son crâne et je lui enfle ma bite encore à moitié molle dans la bouche. Par réflexe, elle me fait sentir ses dents sur ma verge alors que je la baise déjà, durcissant à chaque coup de reins. Et bientôt, ma queue lui remplit la bouche, et lui donne des hauts-le-cœur qui augmentent encore mon excitation. Sa bave coule sur mes couilles et tombe par filets sur ses seins gonflés. Des larmes abondantes coulent de ses yeux, tellement je lui enfonce mon chibre avec rage.

Elle me repousse finalement, manquant vomir sur mes pieds, et en toussant, elle va se mettre à quatre pattes sur le lit :

— Viens baiser ta pute qui t'aime, mon chou...  
Défonce-moi, tu te sentiras mieux après.

Et bordel, je ne me fais pas prier ! Je claque mes mains sur ses fesses de toutes mes forces, la faisant crier à souhait, de son cri aigu qui me pète à chaque fois les tympanes, mais qui me rend dingue. Un long râle de soulagement sort de ma gorge quand je sens mon gland s'écraser sur son utérus. La salope est déjà tellement trempée qu'un simple coup de bassin a suffi pour l'enfiler. Elle tourne son visage vers moi, me fusillant du regard comme si elle allait m'engueuler :

— Défonce-moi cette chatte, Tom !



Elle encaisse une gifle qui est partie toute seule. Aussitôt, je me mets à la cogner de mon bassin. Elle enfonce la tête dans les draps pour étouffer ses cris. Réflexe qu'elle a pris gentiment pour ne pas rendre sourd ses clients. Mais je m'agrippe à ses cheveux et la tire en arrière sans pitié. Les sons aigus excitent, c'est bien connu. Les siens sont stridents. Ils font presque aussi mal qu'ils me déchainent. Claire jouit très vite. Toujours. Ce qui est plutôt bien, pour une pute. Le client a toujours la satisfaction de l'avoir fait jouir. Mais je ne m'assagis pas pour autant. La violence de mes coups de reins ne faiblit pas, pendant de longues minutes. Elle ne peut que subir en hurlant de plus belle, jusqu'à ce que je décharge dans sa chatte.

— Putain ! T'es con, merde, Tom !

— Ouais, je sais... mais c'est comme ça, ma belle, lui dis-je en refermant ma braguette alors qu'elle file dans la salle de bain se nettoyer.

Je fume une clope quand elle revient, le regard fixé sur mon portable.

— Je t'ai jamais vu comme ça, Tom... D'habitude, tu te détends... Qu'est-ce que t'as ?

Sa voix est douce, sensuelle, quand elle ne crie pas. Parfois, j'ai l'impression qu'elle m'aime vraiment, quand elle me parle comme ça. Mais elle doit utiliser ce ton-là avec ses autres clients, aussi. Enfin, j'espère.

— J'attends un coup de...

Mon téléphone sonne enfin. Je décroche en faisant signe à Claire de se taire.

— Alors ?

— Elle marchait doucement en direction de chez



elle quand elle a reçu un message. Puis elle a changé de direction. Là, elle vient d'entrer dans le Seven. Tu sais, l'hôtel ?

— Putain, je le savais ! Et l'autre qui n'a rien vu venir !

— Ouais... T'as eu du nez, j'avoue.

— J'ai toujours du nez, Léon. J'arrive.

Et il raccroche encore sans rien dire de plus. S'il était devant moi, des fois, je lui foudroierais bien mon téléphone au fond de la gorge, pour lui faire comprendre la politesse ! Mais pas le temps de m'énerver pour si peu de choses. Je ne sais pas combien de temps elle va en avoir avec son client, mais je veux la choper à sa sortie.

Je laisse Claire là, qui soupire, encore nue, quand je claque la porte.

\*

\* \*

Rendez-vous fixé au Seven. L'hôtel le plus chic de la ville. Mon coeur accélère à tout rompre, alors que je change de direction. Il n'est pas très loin, mais je marche tranquillement, pour ne pas arriver en nage.

Sur le chemin, je me remets à penser à la dernière fois. D'un coup, je n'ai plus envie d'y aller. Le jeu en vaut-il vraiment la chandelle ? Est-ce que je pourrais vraiment mener cette double vie longtemps ? Je frotte ma mâchoire, me souvenant des coups de la dernière fois, mais me force à y aller. Cette fois, tout va bien se passer. Je vais baiser tout en gagnant ma soirée.



Après tout ? Combien de fois l'ai-je fait ? Rencontrer un homme dans un bar et le suivre chez lui ? Non, vraiment... cette fois, tout va bien se passer ! J'en suis sûre !

Arrivée devant le bâtiment, je prends une grande inspiration et souffle fort. Je dois paraître habituée, sûre de moi. Exactement comme je l'étais dans le bar. Je monte les quelques marches et ouvre la porte. Aussitôt, le sourire de l'homme de service m'accueille.

— Bonsoir mademoiselle ! Puis-je vous aider ?

— Bonsoir, monsieur. Oui, j'ai rendez-vous avec un ami. Monsieur Nicolas Chatelier. Il m'a dit qu'il devrait être dans sa chambre.

— Nicolas Chatelier... Cha-te-lier, dit-il en tapotant sur son ordinateur. Ah oui ! Il est rentré il y a peu, chambre 715. Vous pouvez prendre l'ascenseur, juste derrière vous ! Septième étage, et ce sera sur votre gauche. Souhaitez-vous que je le prévienne de votre arrivée ?

— Oui, s'il vous plaît ! m'exclame-je avec un sourire. Sonia. C'est mon nom.

— Bien mademoiselle. Bonne soirée à vous !

— Merci, bonne soirée !

Je manque éclater de rire en me retournant pour partir vers l'ascenseur. Il monte doucement, et je souffle encore plusieurs fois. L'étape de l'accueil s'est passé à merveille. Une fois en sa compagnie, dans la chambre, je devrais retrouver mes réflexes. Comme c'est excitant, d'être attendue, comme ça ! Je l'imagine en train de stresser aussi de son côté. Hésitant jusqu'au dernier moment. Peut-être serai-je sa première pute ?



Je me dois de ne pas tomber dans les clichés. Lui donner envie de revenir, ou de me conseiller à ses amis ou collègues de passage.

Penser cette activité comme un marché à prendre me détend, en même temps que ça m'amuse. Oui, c'est ça. Je ne dois pas penser ça comme une contrainte. Telle une artiste du sexe, je dois juste considérer que je profite de mes dons pour me faire un peu d'argent. Après tout, ça n'est que ça !

Je frappe doucement sur la porte de la chambre 715. Le couloir est vide. Tant mieux. Rapidement, Nicolas vient m'ouvrir en me souriant. Il a troqué sa tenue d'homme d'affaire pour un simple t-shirt et jean's. Je le suis jusqu'à la chambre. Elle doit être aussi grande que mon appartement. En plus du lit, il y a un salon. Il me prend ma veste gentiment et va l'accrocher dans la penderie de l'entrée. Dans un coin, je repère la salle de bain. Il y a bien une porte pour y accéder, mais le mur a été remplacé par une énorme vitre. Avec les miroirs qui y sont déposés, on a l'impression que la douche est dans la chambre, et le jacuzzi dans le salon. Nicolas ouvre un meuble caché sous la télé accrochée au mur du salon, face au lit, et me propose un verre. Champagne. Je me sens toute petite, dans cet environnement. Je n'y suis pas habituée, et rien, au bar, ne m'avait laissé penser qu'il puisse faire partie de ce monde.

Mais trois mots se mettent à résonner dans ma tête, et me font me redresser, alors qu'il débouche la bouteille : *pute de luxe*. Baiser dans le luxe. Je me sens mouiller.



Je prends le verre que Nicolas me tend et trinque avec lui. On n'échange que peu de mots. Je ne veux rien savoir sur lui, et à part quelques compliments sur ma tenue et mon physique, il ne semble rien vouloir de plus. Nos verres se vident rapidement et je prends alors les devants. Je viens me frotter contre lui, sensuelle, féline. Posant un regard doux sur lui, je passe mes mains sous son t-shirt et remonte jusqu'à son torse, que je trouve plus puissant que ce qu'il n'y paraissait. Il peut lire dans mes yeux qu'il peut me baiser comme il veut. Je m'efforce de lui faire comprendre que je suis à lui. Sa pute. Sa catin. Alors que je descends à genoux pendant qu'il retire son t-shirt, embrassant et griffant légèrement sa peau, je sens en moi cette envie. Comme nouvelle. Comme une vierge qui sait pourtant très bien s'y prendre. Ma bouche sur son bas-ventre, je l'entends râler déjà. À chaque bouton ouvert, ma bouche descend encore un peu. Sous son jean's, il ne porte rien et mes lèvres se perdent dans ses poils pubiens, alors que mes mains, avec le plus de douceur possible, sortent son membre. Il ne bande pas. Et pourtant, il est déjà si gros. Mon bas-ventre se met à me brûler en imaginant ce que ça va donner quand il sera dur et qu'il me pénétrera.

En experte, je lui relève le sexe et le lèche de toute sa longueur, avant de m'occuper de ses couilles. Je les gobe littéralement, les suçotant l'une et l'autre, tout en le branlant doucement. Et il durcit. Et il grossit. À n'en plus finir. Lorsque je remonte ma langue le long de sa verge et que j'ouvre la bouche pour l'avalier, c'est à peine si la moitié de sa queue rentre dans ma



bouche. Alors je le flatte, de ma voix la plus salope que j'ai :

— Hummm mon cochon, quelle bite tu as là... lui dis-je en passant le bout de mon index sur son gland. Tu risques de me faire mal, avec une si grosse bite.

— Tu comprends maintenant pourquoi ma femme est partageuse, me dit-il avec un sourire en coin.

Sans rien lui répondre, je me mets à le pomper avec rage. Régulièrement, je pousse ma tête le plus possible, essayant en vain de l'avaler entièrement. Et je le sens faiblir rapidement. J'aime tant ce moment où l'homme viril, sous l'action de ma bouche experte, devient aussi impuissant qu'un petit enfant. Il lui faut un gros effort pour me repousser légèrement, avant que je ne le fasse jouir. Et quand je relève la tête, bavant sur sa queue, je vois son regard changé. Je sais alors que je vais prendre cher. Je me relève en me déshabillant, alors qu'il termine d'enlever son pantalon. Puis je reviens vers lui, un préservatif à la main. De mes dents, je l'ouvre, telle une lionne, en le fixant du regard. Je me colle à lui, l'embrasse avec envie, presque passion, pendant que mes doigts déroulent le préservatif sur sa queue. Il doit y être serré. Très serré. J'ai pourtant choisi le plus large. Mais il doit être habitué, car il ne donne aucun signe de malaise.

Tout en continuant de m'embrasser, il me fait tomber dans le canapé. Puis, assis entre mes jambes, il me regarde. Mes seins sont gonflés, mes tétons dardés à leur maximum. Mon ventre, peut-être pas aussi plat que je le pensais, se soulève rapidement sous ma respiration. Mon pubis est entièrement rasé, et il



peut voir ma vulve reluisante. Il m'excite... et il peut le voir.

— Ça fait longtemps que tu fais ça ? me demande-t-il en se penchant à nouveau pour m'embrasser.

— Baiser ? Depuis mes 15 ans... haaaaannnnn !!!

Tout en lui répondant, mes mains se sont plaquées sur ses fesses pour l'inciter à venir en moi. Chose qu'il a faite. Sa large bite m'a ouverte d'un coup, douloureusement. Mais rapidement, la douleur a laissé la place au plaisir. Et me voilà, comme je l'ai toujours fait, à m'agiter d'avant en arrière, tout en recevant ses coups de reins. Régulièrement, la délicieuse douleur revient, quand il cogne puissamment contre mon utérus, malgré que nos bassins ne se collent jamais, puisque mon vagin non plus ne peut l'accueillir entièrement. Je relève les jambes pour entourer ses hanches et prends son visage dans mes mains. Mes cris s'en retrouvent étouffés dans sa bouche.

— Oh oui ! Baise-moi ! Haaaaannnnn aaaaahhh !!! oui !!! Prends ta pute !

Je l'ai prononcé. Et j'en jouis aussitôt. Comme une nymphomane, je m'agite dans tous les sens, ne pouvant retenir cette jouissance augmentée par ce mot sorti de ma bouche. Me voir et me sentir comme ça le rend dingue. Il m'attrape et se laisse tomber en arrière pour que je le chevauche. Mes ongles qui s'enfoncent dans son torse, mon regard vague planté dans le sien, je monte et descends avec violence le long de son chibre qui me défonce littéralement. Je laisse des griffures sur ses pectoraux quand je jouis à nouveau, cette fois avec un jet de cyprine qui semble le surprendre. Les yeux



écarquillés sur ma chatte, il se met finalement à rire de bon coeur et m'attrape les hanches pour me remuer encore, comme s'il voulait que je recommence.

La suite est moins douce, pour moi. Jouir de cette manière me rend hypersensible, et chaque coup de bite au fond de ma chatte est comme dix... ou cent. Je ne retiens plus mes cris :

— Oh putain !!! aaaaahhh !!! ouiiiiii !!! aaaaahhh !!

J'ai mal dans tout mon corps, alors qu'il me retient par les hanches et m'assène de violents coups qui envoient autant de décharges électriques le long de ma colonne vertébrale. Mais putain qu'est-ce que c'est bon ! Lui-même est comme en transe, sous moi, et il faut que je reprenne un peu mes esprits pour réussir à lui offrir un final dont il se souviendra. Déchainée, je me relève en appuyant sur son torse zébré de griffures pour l'empêcher de bouger. Un sourire en coin, je me retourne et viens lui écraser ma chatte dégoulinante de cyprine sur le visage. Tout en me frottant impudiquement sur son visage, je sens sa langue me fouiller le vagin avec autant d'envie que de rage. De mes mains, je fais voler le plastique sur sa bite et me mets à le branler comme une damnée.

Il ne lui faut pas longtemps pour décharger. Puissamment. Tenant sa bite bien à la verticale, son foutre gicle haut et retombe sur son ventre et ses cuisses. Juste après, il reste inerte sous moi. Je relève ma croupe pour le laisser respirer et viens lécher son foutre sur sa peau, retrouvant mon attitude féline. Lorsque je tourne le visage vers le sien, il sourit. Et je lui réponds de la même manière, avant de venir l'embrasser avec tendresse.



— Putain, c'était...

— Je sais, lui dis-je en posant mon index sur ses lèvres. Tu permets que je prenne une douche avant d'y aller ?

— Bien sûr ! me dit-il en m'indiquant la pièce d'un bras tout mou.

Lorsque je ressorts de là, toute fraîche, il vient m'embrasser et me glisse une liasse dans la main.

— Je garde ton numéro.

Je ne réponds rien, si ce n'est un dernier baiser, avant de sortir de sa chambre. Dans l'ascenseur, je compte les billets. Il m'a donné 500€. Je me mords la lèvre de plaisir en regardant le cadran qui indique les numéros des étages.

\*

\* \*

Arrivé devant l'hôtel, je vois Léon qui m'attend. Sans un mot, il m'indique un bistrot encore ouvert de la tête. On s'installe près de la fenêtre, de façon à ce qu'il voie les marches de l'hôtel.

— Arrête de te retourner comme ça, Tom. Elle sortira pas plus tôt pour autant. Dis-moi plutôt ton plan, en attendant.

— Tu sais très bien que j'en ai pas, Léon. Je la chope et j'avise.

— Je trouve quand même bizarre qu'elle t'ait rien demandé, pour l'autre jour. Elle a pas été étonnée de se retrouver chez toi ?

— Si, je pense. Mais elle a rien demandé, non...



Juste été très reconnaissante, dis-je avec un sourire en coin.

— Tu comptes vraiment la faire pute ? Ou la mettre chez toi et l'entretenir ? me demande Léon, qui a bien senti qu'il y avait plus que du *business* dans mon envie de l'avoir dans l'équipe.

— Y a encore 10 jours, je t'aurais dit que je savais pas trop. Je la veux dans l'équipe. Je ne baise bien que les putes. Une sorte de déviance, à mon avis...

Il me sourit mais ne rajoute rien. Je lui ai sorti ça tout naturellement, comme si je lui disais que j'étais fada de bananes. Le bistrot se vidant doucement, la discussion se fait de plus en plus rare, et les verres se succèdent.

Quand il se raidit et me fait signe qu'il est tant d'agir, je sens l'ivresse de la bière me donner des ailes. Je laisse sur la table de quoi payer les verres plus un pourboire, et on sort dans la rue. Catherine marche assez rapidement, d'un pas léger. Je comprends alors que cette fois, tout s'est passé comme sur des roulettes. Dans ce genre d'endroit, Léon m'a rassuré sur le fait que le mec, n'étant pas chez lui, ne ferait pas de vagues. Il la baiserait et la ferait sortir. Après quelques pas dans sa direction, elle finit par me reconnaître, et marque un temps d'arrêt. Se doutant sûrement qu'elle ne peut éviter notre rencontre, elle reprend sa marche vers nous. Léon reste derrière moi alors que je vais moi aussi à sa rencontre, un large sourire aux lèvres.

— Bonsoir belle Catherine, lui dis-je en guise de préambule.



— Bonsoir... me répond-elle timidement. Quel hasard de vous rencontrer ici...

Elle est belle à en mourir. Sa timidité m'excite, comme au premier jour. J'ai envie d'elle au point d'en oublier la présence de Léon. Mais je réussis à me reprendre, allant droit au but.

— Le hasard n'a rien à voir là-dedans, ma belle, lui dis-je en lui tendant mon bras pour qu'elle s'y agrippe et reprendre notre marche jusqu'à chez elle. Je crois que tu connais Léon...

Décontenancée, elle prend mon bras et scrute Léon. Elle n'avait jamais osé poser de question parce qu'elle n'avait jamais osé penser à tout ce que ça impliquait. Je m'en rends compte à son regard. Mais à présent, elle y pense. Et elle comprend.

— C'est... vous que je dois remercier d'être intervenu, c'est ça ?

Léon hoche simplement la tête et s'efface derrière nous. Catherine tente de se détacher de moi, mais je la retiens, et elle n'insiste pas.

— Dois-je comprendre que vous me surveillez ?

— Protéger serait le mot le plus juste, Catherine.

— Et que me vaut cet honneur ? demande-t-elle d'un ton en pleine contradiction avec son dernier mot.

Dans cet échange, je me retrouve. Si ces derniers temps, je repartais toujours de chez elle avec l'impression de n'être que le dixième de moi-même, là, je suis à nouveau le mâle dominant qui dicte ses règles. Il va de soi que si la réponse la plus évidente serait que j'ai des sentiments pour elle, qui dépassent



ceux que j'ai pu habituellement avoir pour mes futures filles, je n'en dis rien.

— Parce que je veux m'assurer de pouvoir continuer à venir te voir. C'est dangereux, ce que tu fais... et tu le sais.

Elle baisse le regard, comme une petite enfant qu'on gronde. Et ça m'excite. J'ai comme envie de la pousser dans une petite ruelle pour la baiser sauvagement... mais chaque chose en son temps. Je repousse toute idée sexuelle, afin de m'assurer de ferrer le poisson comme il faut. La sirène serait plus juste. Plus je la regarde, plus j'ai envie d'elle. Je m'arrête d'un coup, et la tourne vers moi, lui relevant le menton pour qu'elle me regarde.

— Ce n'était pas un jugement, Catherine. Juste une constatation. Si c'est la vie que tu choisis, je veux t'aider. Tu comprends ?

Toujours en pleine réflexion, elle comprend rapidement ce que je lui propose : devenir son maque.

— Je... Je ne suis pas sûre, me dit-elle en baissant à nouveau le regard, le visage devenu pourpre.

\*

\* \*

Je n'arrive pas à y croire. Les pensées se bousculent dans ma tête à une vitesse incroyable, et je n'arrive plus à les suivre. Il y a encore quelques minutes à peine, j'étais aux anges. Devenue pute pour de bon, celui que je considère comme mon premier véritable client était adorable. J'aurais même pu baiser avec lui pour



rien, il y a quelques temps. Mon statut est à peine enterriné par cette transaction que Tom est là. Encore et toujours.

Alors qu'il me parle, je me rends compte que je me suis trompée. Mon premier client, c'était lui. Et je suis une pute depuis déjà plusieurs semaines. Pourquoi ne l'ai-je pas vu ? Par peur de l'accepter ? Mon bien-être ressenti en descendant de l'hôtel me fait dire que non. Je le voulais. Et pourquoi n'ai-je pas vu qu'il me surveillait ? Ce Léon... c'est lui qui m'avait ramenée chez Tom, la dernière fois. Il me surveillait déjà... comme si je n'étais... qu'un... investissement ?

Ces derniers jours, j'avais vraiment l'impression qu'il m'aurait exprimé des sentiments. Revenir, comme ça, tous les soirs. Pour moi, ça voulait dire quelque chose. Un instant, je me dis que s'il m'avait dit quelque chose dans ce sens, j'aurais laissé tombé cette idée de devenir une pute. Mais dix jours ont passé, dix soirs de baise, dix jouissances... et rien. Pas un mot. C'est lui qui m'a fait pute, en fait. Il m'a traitée de cette manière depuis le début. J'ai été si conne... de croire que je l'avais décidé toute seule.

Mes idées sont tellement embrouillées que je n'arrive pas à voir où il veut en venir. Ou je ne veux pas, peut-être. Il me paraît qu'il y a quelque chose de flagrant, mais je ne mets pas le doigt dessus. Pourtant, sa voix est douce, chaude, et rassurante. J'ai envie de me lover dans ses bras puissants, mais je n'arrive même pas à le regarder en face.

— Je vais appeler un ami, me dit-il doucement. Il t'offrira une structure, où tu ne risqueras rien. Léon en



fait partie. Tu pourras travailler comme bon te semble en sécurité.

Je n'arrive plus à prononcer un mot. Mon coeur cogne fort dans ma poitrine. Puis le mot me vient et me déchire les entrailles : maquereau. Il est en train de me proposer un maquereau, et va me pousser sur le trottoir. Je me sens blémir et je perds mon équilibre, alors que Tom me retient, en balançant ses clés à Léon :

— Va chercher ma caisse, Léon...

Je ne perds pas connaissance, mais c'est tout comme, tellement mon esprit est vide. Et dans ce vide, résonnent deux mots : pute, maquereau, pute, maquereau. Qu'es-tu devenue, Catherine ? Où est ta dignité ?

La voiture de Tom s'arrête devant nous et il me met dedans avec douceur. À l'arrière, je reprends un peu mes esprits. Puis je m'endors, complètement vidée, par toutes ces émotions qui m'ont assaillies aujourd'hui.

\*

\* \*

Dans l'appartement où j'ai baisé Claire quelques temps avant, je pose Catherine sur le lit. Léon nous a laissés et est retourné au bar. La belle blonde ne tarde pas à refaire surface.

— Où est-on ? me demande-t-elle.

— Dans un des appartements de mon ami dont je te parlais. Tu ne dois pas avoir peur, Catherine.

Elle s'assied et regarde autour d'elle. Le petit



appartement est plutôt cosy et elle semble se détendre de remarquer qu'elle ne se trouve pas dans une chambre miteuse d'un hôtel à putes. Je lui sers un verre de whiskey pour qu'elle termine de retrouver son aplomb. Et m'en sers un par la même occasion.

— Tiens, bois ça.

Sans se faire prier et sans un mot, elle trempe ses lèvres dans le liquide et fait une grimace. Quand elle se lève, elle a retrouvé toute sa splendeur. On a beau dire ce qu'on veut, mais pour moi, une chose est claire : le corps humain est fait pour ingurgiter de l'alcool. Elle fait quelques pas en silence, semblant réfléchir.

Je me tais un instant.

\*

\* \*

Le whiskey me donne un bon coup de fouet, et presque aussitôt, mes idées se remettent en place. Je suis une pute. Et je l'ai voulu. Si c'est un marché à prendre, c'est donc un *business*. Et d'un coup, j'arrive enfin à réfléchir raisonnablement, oubliant que l'on parle de mon corps, de mon intimité. Mettons que j'ai eu trois clients, depuis mes débuts : Tom, le cinglé, puis Nicolas. Un tiers de mes clients sont dangeureux. La proposition de Tom m'apparaît alors sous un autre jour. J'attrape une cigarette dans son paquet et l'allume, me forçant à ne réfléchir à tout ça qu'avec distance.

— Tu sais quel pourcentage il pratique, ton ami ?

— 60/40. La plus grande partie étant pour toi, me répond-il du tac-au-tac.



Je le vois dans son regard, il est excité. Et je dois me l'avouer, j'adore le voir dans cet état. Je repousse l'image de sa bite tendue qui me défonce et continue à lui poser mes questions :

— Donc, quand je trouve un client, je l'envoie ici, par exemple ? Qu'est-ce que ça change, exactement ? Je ne suis pas plus en sûreté ici que dans un hôtel, si on est seuls.

— La différence, c'est que tu ne trouves pas de clients. Si un client te veut, mon ami t'appelle, et tu le rejoins ici... ou dans un autre appartement. De cette manière, il sait toujours qui est avec qui. Ce qui freine quelques ardeurs dont tu as pu faire l'expérience, par exemple.

Je prends un long moment pour m'imaginer travailler dans ces conditions. Le principe me semble rapidement avantageux. Certes, je risque de gagner moins. Ce soir, en à peine deux heures, je me suis fait 500€, et ce n'est pas rien. Mais je n'aurais pas à traîner dans les bars, passer du temps à traquer le client. Ce qui n'est pas négligeable. L'un dans l'autre, l'idée me semble plutôt bien ficelée.

Tom me rassure sur le fait que je pourrai aussi sûrement choisir les créneaux auxquels je devrai me rendre disponible. Si j'ai une petite pointe au coeur en me disant que je n'aurai plus à séduire le client, que je n'aurai aucune prise sur le choix, cette idée m'excite aussi. Les bites vont se succéder, les unes après les autres, aussi nombreuses que différentes. Je sens ma chatte se mettre à palpiter, et Tom semble remarquer mon émoi. Ou alors, c'est ma simple présence qui



fait grossir sa queue dans son pantalon. J'écrase ma cigarette et lui souris en coin :

— Présente-moi ton ami, je prendrai ma décision ensuite.

\*

\* \*

Ni une ni deux, je saute sur mon portable. Je me marre déjà intérieurement en imaginant la tête de Magyd, quand il va découvrir que la femme qu'il devait surveiller dans le bar est une pute, et qu'il n'a rien remarqué !

— Allô Magyd ? Ouais, c'est Tom. Rejoins-moi à l'appartement, j'ai quelqu'un à te présenter.

Je raccroche, le regard pétillant posé sur elle. Mon coeur se met à tambouriner, et je remarque seulement que je bande comme un taureau. En attendant Magyd, on ne s'adresse pas la parole. Mais mon regard ne la quitte pas. Elle est sûre d'elle, à un point qui m'effarre presque, autant qu'il m'excite. Elle est là, assise au fond de son fauteuil, s'est servi un deuxième whiskey, et reste stoïque. Belle. Magnifique à en crever. Je prends mon mal en patience. Une fois l'affaire réglée, je la saute. Je vais la défoncer comme jamais on l'a défoncée.

Magyd frappe à la porte et entre. Comme je le pensais, il a un petit temps d'arrêt en la voyant. Catherine aussi, d'ailleurs, en remarquant qu'elle était plus tôt dans le bar de mon ami ! Je souris à Magyd, et il comprend ma moquerie, mais ne s'en offusque pas. Après avoir fait les présentations, j'en viens au vif du sujet :



— Catherine est une pro, qui fonctionne en solo.

— Et... tu voudrais que je la prenne sous mon aile ?  
demande-t-il après un coup d'oeil pour Catherine.

— Je voudrais, nous coupe-t-elle en insistant sur le « je ». Disons que j'ai eu quelques déboires, et Tom m'a parlé de vous.

Vexé, ou plutôt faisant semblant d'être vexé, car il sait que personne ne doit savoir qui est le véritable boss. Sur les papiers, c'est lui, donc c'est lui qui doit gérer. Et si jusqu'à présent, il avait gardé une voix douce, il répond cette fois de sa voix la plus gutturale :

— Écoute, jolie blonde... Je te connais ni d'Ève ni d'Adam... et si j'en crois ton petit jeu de tout à l'heure, t'es venue tapiner chez moi. Tom, ici présent, est un ami de longue date. Alors je vais d'abord l'écouter lui.

Sans attendre un semblant de réponse de la part de Catherine, il se tourne à nouveau vers moi, comme si elle n'existait plus. Catherine se renfonce dans son fauteuil. Elle tenait bien le coup, jusque là, mais Magyd a le don pour calmer les plus grandes idées de grandeur, chez n'importe qui. C'est d'ailleurs pour ça que je l'ai mis à gérer le bar. Il est plutôt pacifique, mais il sait hausser le ton de la manière la plus adéquate, et il sait choisir les mots. Si ça ne suffit pas... il y a Léon.

— Donc, qu'est-ce qui me dit que cette blondasse pourrait faire l'affaire ? Tu le sais, Tom, j'ai pas à me plaindre, mon affaire roule bien. Pourquoi je m'encombrerais d'une fille de plus ?

J'essaye de ne pas montrer à quel point il m'amuse, quand il joue les parrains, comme ça, appuyant encore un peu son accent du sud. Du coin de l'oeil, je vois



Catherine plonger le nez dans son verre. Elle est blême, et ça m'excite, alors je fixe Magyd, pour ne pas y penser.

— Ça fait un petit moment que je la connais, Magyd. Je peux te dire qu'elle viendra agrémente ce que tu proposes déjà. Sur ce point, tu peux me faire confiance.

\*  
\* \* \*

Je réalise alors une chose : je ne suis pas la seule pute qu'il baise. Ce Magyd m'a ramené en deux mots à l'état de rien, en m'excluant de leur conversation, comme si je n'étais qu'un objet qu'ils se refilaient. Tom termine de m'écraser en avouant clairement qu'il est peut-être le meilleur client de Magyd, pour ce qui est des filles. Je me sens m'enfoncer dans le fauteuil et ne les entends plus que de loin. Leur voix rauque, leurs éclats de rire. Ou bien est-ce une toux ? La tête me tourne et j'aimerais disparaître, me réveiller et m'apercevoir que c'est un simple cauchemar.

Mais Magyd se lève et me tend une main, me sortant de ma torpeur. Par réflexe plus qu'autre chose, je lui tends aussi la mienne. D'un coup, il me paraît changé, plus aimable.

— Bienvenue dans l'équipe, Catherine.

— Merci, dis-je timidement en me levant.

— Voici les conditions, me dit-il en lâchant ma main. Tu choisis tes horaires de disponibilité. Mais les trois premiers jours, vu qu'apparemment tu ne



souhaites pas danser, tu devras faire acte de présence, quand même, que les gens puissent te voir. J'attends de toi que tu fasses consommer les gens. Mais pas de sexe, pendant ces trois jours. Si j'apprends, d'une manière ou d'une autre, que tu as vu un client pendant ces trois jours, tu peux retourner tapiner toute seule. Et je crois savoir que tu sais qu'on est bien informé. Une fois qu'ils t'auront vue, et que tu leur auras plu – parce que ça ne fait aucun doute que tu leur plairas – tu pourras avoir des clients, aux horaires et jours que tu auras choisi. Si tu as besoin d'avoir une nounou, d'aller chercher tes gosses à l'école, je m'en occuperai. J'ai plusieurs personnes très qualifiées pour ça... autres que Léon, j'entends ! Ahah !

Il marque une petite pause, sûrement pour s'assurer que je suis d'accord avec ça. Les conditions sont plus que raisonnables. Elles sont juste idylliques. Ce qui me fait patienter avant de lui répondre, c'est un truc, une sensation de mal être. Comme s'il était en train de m'entuber, mais que je n'arrivais pas à voir à quel moment. La seule chose que je dois faire, c'est passer trois soirs à m'amuser, à draguer, puis faire ce que je fais de mieux dans la vie : baiser. Baiser pour me faire une réputation et que les gens reviennent, ou disent à leurs amis de me choisir moi plutôt qu'une autre, quand ils iront dans ce bar. Rien d'insurmontable, même si je ne connais pas les autres. Même la petite métisse, je pense que je peux la surpasser au lit, malgré l'avance qu'elle a niveau physique. Non, vraiment, il n'y a rien à redire. Et pourtant, il y a quelque chose, j'en suis certaine.



— C'est parfait pour moi, lui dis-je finalement avec mon plus beau sourire, pour cacher mes doutes.

Ravi, il se retourne vers Tom, qui est tout sourire aussi. Magyd s'approche et me serre dans ses bras. Après une étreinte chaleureuse, mais à laquelle j'ai un peu de mal à répondre, il reprend un peu ses distances, lance un regard complice à Tom et me regarde à nouveau, le regard cette fois plein d'envie.

— Il te faudra un nom d'emprunt, ma belle. Et après les trois jours, je te donnerai un passe qui te donnera accès à toutes les chambres de ce type, en ville. Je dois retourner au bar, Tom, dit-il finalement même si ses yeux disent qu'il resterait bien goûter la marchandise.

Et ce regard a le don de me réveiller complètement. Et alors que l'envie de me faire prendre par les deux hommes me brûle les tripes, leur complicité me saute à la figure, en voyant Tom tapoter l'épaule de Magyd qui quitte la pièce. Ce n'est pas le meilleur client des filles de Magyd. Tom et Magyd son amis, et depuis longtemps. Tom est dans le *business*. J'en suis persuadée. Il est bien plus que client, dans cette histoire. Quel client, aussi assidu soit-il, ferait du recrutement, comme ça ? Et quel maquereau accepterait de la part d'un client qu'il lui présente un pute à embrigader ?

Les mains de Tom me sortent de mes réflexions.

— Te voilà dans le circuit, comme on dit. Et pour de bon, rajoute-t-il en faisant glisser ma jupe vers le haut de mes cuisses.

Je m'écarte de lui en lui retirant les mains de mes jambes, assez autoritaire, le fusillant du regard, même



si je dois avouer que je n'ai qu'une envie, c'est de le sentir en moi, sentir la vigueur de sa queue me percer la chatte et taper mon utérus de toutes ses forces, comme il le fait si bien.

— T'as entendu mon maquereau, Tom ? Pas de client pendant trois jours.

J'ai la désagréable impression que ma mâchoire va se déboîter, juste avant de sentir la chaleur et la douleur aigue qui émane de ma joue quand il me gifle. Je mets un genou à terre, en me tenant la joue. Je vois ses pieds. Mais ce ne sont pas les siens que je vois, ce sont ceux de l'autre taré qui m'avait tabassée il y a encore peu de temps. Mais contrairement à l'autre, Tom reste debout, à me regarder. Je relève la tête et soutiens son regard. Il doit avoir l'impression que je vais lui sauter à la gorge, mais la Catherine que je suis devenue est excitée par la situation.

— Alors c'est ça ? Tu veux me violer ? J'ai bien remarqué, ça te fait bander de violenter les femmes... Mais là, tu peux pas trop, hein ? Sinon, finies, les putes de Magyd... c'est ça ?

Le retour part tout seul et me fais mettre le deuxième genou à terre.

\*  
\* \*

Je ne sais pas pourquoi elle fait ça. La première baffe est partie sans que je ne réfléchisse. J'ai tellement envie de la baiser, et depuis longtemps, que je n'ai pas supporté qu'elle me repousse. Mais je ne sais pas



pourquoi, la deuxième, je l'ai senti, elle la voulait. Je me suis déjà avoué et ai accepté que violenter une femme m'excite, avant et pendant la baise. D'ailleurs, quand j'y pense, violenter un mec aussi m'excite. La violence m'excite. À chaque fois que j'ai passé un type à tabac, je me suis réfugié ensuite dans les bras d'une femme, et pas pour des embrassades infinies. La violence ne fait que m'exciter, elle ne me vide pas aussi bien que le fait une femme.

Il n'y avait donc rien dans ce qu'elle a dit qui aurait pu me mettre en colère. Mais la deuxième gifle est partie naturellement, comme si elle me l'avait demandée. Peut-être qu'au fond, elle a aimé les coups de l'autre cinglé, l'autre jour. Peut-être que parce que c'est ainsi que s'est passé sa première passe, c'est comme ça qu'elle se sent pute. Je n'en sais vraiment rien. Mais bon Dieu, si elle aime prendre des coups, comme ça, je vais finir par tomber amoureux !

Elle met plus de temps à récupérer de la deuxième gifle. À quatre pattes au sol, haletante, elle relève la tête vers moi. C'est à peine si je peux apercevoir ses yeux à travers le rideau de ses cheveux. Mais ils me lancent des flammes, autant qu'ils semblent me désirer. C'est quelque chose, cette nana ! Et d'un coup, je me demande si mon nez légendaire ne m'a pas fait viser trop haut, cette fois. Je vais devoir la garder à l'oeil, et de près.

— Sauf si c'est pas Magyd, le vrai boss...

Je serre les poings. Cette fois, c'est de la vraie rage. Cette fois, j'ai envie de la tabasser. Putain, mais comment elle a deviné ? Magyd a été parfait, comme d'habitude, et moi je n'ai pas bronché. Puis



je me rends compte que je n'ai même pas nié. Le laps de temps que j'ai laissé filer était comme une confirmation. Et la connasse se met à rire. Il me faut un sacré *self-control* pour ne pas lui envoyer mon pied dans la gueule. La base de tout, c'est que tout soit hermétique, qu'on ne puisse faire aucun lien entre nos différentes activités. Et le seul lien qui existe, c'est moi. C'est pour ça qu'aucune des putes de Magyd ne sait qu'il y a quelqu'un au-dessus de Magyd. Les filles, les serveurs, les dealers, les tueurs... Personne ne sait que je suis à la base de tout. Même les flics, putain ! Ceux qui sont jour après jour dans le réseau, ceux qui sont venus fouiller dans mes affaires. Aucun d'entre eux n'a vu quoi que ce soit. La drogue ? Les petits dealers vont en taule sans même savoir qui les fournit. Les putes ? Elles sont grassement rémunérées pour qu'elles n'aient aucune envie de l'ouvrir. Si elles se font griller, elles connaissent la ritournelle : elles ont profité de leur position de danseuse pour se faire des petits extras, mais en solo, sans aucun réseau derrière.

Et l'autre, là... cette blondasse que j'ai envie de défoncer de toutes les manières... à peine a-t-elle mis le nez dans le *business* qu'elle comprend tout. J'ai dû faire une erreur, ou en semer tout au long de notre histoire, depuis notre rencontre. J'hésite à appeler Léon, un instant. Lui saurait quoi faire, il sait toujours quoi faire, quand ça dérape. Mais au lieu de ça, je l'agrippe par les cheveux et lui relève le visage vers moi. Je me penche pour coller le mien au sien. Son odeur... j'ai envie de l'embrasser, au fond de moi. Mais je lui crache à la gueule, puis lui dit en chuchotant :



— Le moindre mot de travers, petite pute, et je te ferai rencontrer un type que moi-même je ne veux jamais croiser...

Elle soutient mon regard un instant, en silence.

\*

\* \*

Et je l'embrasse. Pas pour l'amadouer, non. Tout simplement parce que j'en meurs d'envie. Mon baiser est passionnel, rempli d'urgence. Dans la même soirée, j'ai fais ma première passe digne de ce nom, je me suis trouvé un maquereau, et on me menace de mort. Je me traiterais moi-même de déséquilibrée, si j'arrivais encore à penser avec raison.

Mais toute cette tension entre nous doit s'exprimer. Sa main virile attrape ma gorge et me serre fort, et je l'embrasse de plus belle. On se lèche mutuellement plus qu'on ne s'embrasse, d'ailleurs. Mais notre excitation semble à son paroxysme, alors on ne contrôle plus rien. Il me relève sans quitter ma bouche de la sienne, en me tirant par la gorge. L'oxygène me manque, et plus j'ai de mal à respirer, plus je mouille. Jusqu'à ce qu'il me lâche, comme s'il venait de réprimer l'envie de m'étouffer pour de bon.

— Je vais te défoncer, sale catin...

Cette gifle-là, je la reçois presque en gémissant, tellement elle est aussi bonne que douloureuse. La Catherine qui aime simplement séduire et baiser a laissé place à une vraie dépravée : Sonia la putain.



\*  
\*   \*

Sans que j'y réfléchisse, mes mains s'agrippent à sa robe et la lui déchire. Elle a beau essayer de se débattre, elle n'y peut rien. Je vais la prendre, la posséder, cette fois pour de bon. Tout ce qui m'a poussé à l'amener jusqu'à cet instant me saute alors au cerveau. Je la veux. Corps et âme. Je veux qu'elle soit entièrement à moi... parce que je l'aime, à en crever. J'ai toujours aimé les putes. Je ne saurais dire pourquoi. Enfin, jusqu'à aujourd'hui. J'ai toujours aimé les putes pour l'aimer elle.

Et si elle se débat, elle ne crie pourtant pas. Ce sont même presque des gémissements qui sortent de sa bouche, alors que le tissu finit par se déchirer entre mes doigts. Je lui donne encore une gifle ou deux, et elle finit à poil, portant un bras pour cacher ses seins et plaquant l'autre main sur son sexe, les jambes serrées. Elle recule d'un pas, sans lever les yeux sur moi, la tête baissée, et butte contre le lit. Pendant ce temps, j'ai ouvert mon pantalon avec la même rage que j'ai déchiré sa robe. Et mon braquemard est tendu vers elle. Il m'attire vers elle, même.

— Non, Tom... sussurre-t-elle sans trop de conviction.

Je ne sais plus trop si elle joue ou si elle ne veut vraiment pas que je la baise. Mais elle sait déjà qu'elle n'a plus son mot à dire et le peu d'insistance qu'elle met dans son refus me fait prendre conscience qu'elle s'y prépare déjà.



Je l'attrape par la tignasse et la fait tomber sur le lit, avant de la retourner. Et je tombe sur elle, de tout mon poids, lui coupant le souffle. Avec des gestes pressés, imprécis et violents, je lui écarte les cuisses avant de lui perforer sa chatte déjà trempée.

— Tom, soupire-t-elle en se trémoussant comme pour m'empêcher de la pénétrer.

Je me rends bien compte qu'elle essaye d'y mettre un ton de refus. Mais ce qui sort de sa bouche est une supplication que j'interprète comme une demande. J'attrape ses poignets et lui les tiens croisés sur sa nuque. Aussitôt, mes coups de reins partent, désordonnés, violents... j'arrive enfin à la baiser comme j'en ai envie depuis tant de temps.

\*

\* \*

Son membre a beau être moins imposant que celui de Nicolas, la vigueur avec laquelle il me pénètre me fait oublier l'injonction de Magyd. J'ai envie de jouir, qu'il me baise de toutes ses forces... et qu'il me fasse comprendre que c'est bien le boss. Et pas seulement le boss de Magyd, mais le mien.

La position dans laquelle il me tient m'empêche de m'agiter pour son plaisir. Il veut me faire subir, se vider les couilles dans sa pute. Et si mes pensées sont en mode pause, mon corps, lui réagit d'une manière instinctive. Mon périnée se contracte violemment par à-coups, serrant sa bite dans mon vagin qui dégouline, tellement j'aime ce qu'il me fait. J'arrive tout juste à



tourner le visage pour ne pas m'étouffer dans les draps, mais mes cheveux s'insinuent dans ma bouche quand j'aspire de l'air, sans que je ne puisse les dégager.

Mes bras me font horriblement mal, comme ça, et pour rajouter, il serre puissamment mes poignets. Ses hanches qui cognent mes fesses rondes sont autant de fessées, ses couilles me giflent littéralement le clito, et sa queue distend mes chairs intimes sans pitié. Je ne tarde pas à jouir, retenant un cri dans ma gorge, qui forme comme une boule, avant de s'éjecter en dehors par ma bouche :

— Aaaaaaaahhhhhh !!!

Mon corps se met à trembler presque autant qu'une épileptique en pleine crise. Et alors que j'ai l'impression qu'il a déchargé en moi pendant ce temps, je ne suis plus qu'un bout de chair inerte, quand il se retire de moi.

\*

\* \*

— Donne-moi ton cul, poufiasse !

Je suis complètement hors de moi. La tête me tourne, comme une énorme cuite, me rendant compte que c'est dû à l'hyperventilation. Je lui lâche les poignets pour lui relever la croupe, et je ne me rends compte qu'à ce moment qu'elle ne bouge plus, se laissant complètement faire. Je la mets à quatre pattes sans m'en émouvoir et la vision qui m'est offerte termine de me faire basculer. Ses jambes galbées dans ses bas souillés de cyprine, sa chatte grande ouverte



dégoulinante, et sa rondelle que je m'apprête à défoncer comme jamais...

Je me réveille de cette vision, le pantalon balancé sur le lit, ma ceinture à la main. Celle-ci s'écrase sur ses fesses et la réveille. Le cri qu'elle lâche est autant de surprise que de douleur. Je peux voir la trace de ma ceinture sur son cul parfait. Et je ne suis même pas étonné qu'elle ne bouge pas.

— C'est qui ma pute ?

J'appuie ma question d'un coup de ceinture sur le bas de son dos. Elle se cambre délicieusement sous la douleur, se retenant cette fois de hurler en mordant dans la couette.

— C'est moi, Sonia... Je suis ta pute, ta sale petite pute...

Je ne sais pas combien de fois ma ceinture la lacère à nouveau. Les fesses, le dos, les cuisses. Je me déchaîne complètement et je l'entends pleurer sous les coups. Lorsque je m'arrête, haletant, elle tourne son visage vers moi. Son maquillage, bien que léger, coule sur ses joues. Elle est en sueur, les cheveux en bataille. Elle renifle un bon coup, avant de m'offrir un regard qui me laisse sur place.

Je m'attendais à la voir me fusiller du regard, mais ils sont doux, suppliants.

\*  
\* \* \*

— Je t'aime, Tom...

Ces mots sortent avec naturel. Je n'ai pas réfléchi



avant de les prononcer. Pourtant, j'ai mal partout, de la tête aux pieds. Mais il ne l'a sûrement pas remarqué. Pendant qu'il s'est déchainé avec sa ceinture sur moi, j'ai joui à nouveau. Je sais que Catherine n'accepterait jamais ça. Mais elle est loin, en ce moment, cette baiseuse à la petite semaine.

Sonia, elle, se met à tremousser sa croupe endolorie devant un Tom resté coi.

— Viens enculer ta catin...

Et sans un mot, encore abassourdi, il s'approche de moi. Je gémis quand il malaxe mes fesses, avant de poser son gland turgescent sur mon anus. De tout mon corps, de toute mon âme, je me force à l'accueillir en moi. Et c'est avec douceur que sa queue écarte ma rondelle et s'y enfonce de tout son long. La douleur de la première pénétration, de mon cul qui s'ouvre au plus large pour lui, fait rapidement place à un plaisir intense, que je ne cache pas, lâchant un long soupir.

Mais la douceur n'est que de courte durée, et il me tire par les cheveux. Mon dos se cambre, mon crâne me fait souffrir le martyr. Mais je gémis de plus belle et me mets à agiter mon cul sur sa queue avant qu'il ne se mette à me limer comme il sait si bien le faire. Bientôt, ses couilles me fouettent la chatte, son bassin cogne mes fesses, le tout dans un bruit de clapotement que nos râles accompagnent. Je serre tellement mon cul sur sa bite que je peux presque sentir chaque palpitation de sa verge, qui le propulse à chaque fois un peu plus près de la jouissance.

Sa virilité s'exprime sans retenue. Mes fesses reçoivent leur lot de coups. Sa main aplatie sur elles me



font le serrer encore plus fort, et me procure un plaisir que je n'ai jamais ressenti. S'il me culbute avec une force inouïe, je ne suis pas en reste. J'avance et recule en tentant de garder son rythme effreiné, augmentant encore la virulence de l'enculade que je subis.

Je ne jouirai plus, ce soir. Je le sens. Mon corps ne se tend pas vers ma jouissance, mais vers la sienne. Dans mon dos, je sens tomber les gouttes de sueur qui perlent sur son nez.

C'est la première fois de ma vie, je crois, que je me fais prendre sans l'intention de jouir, mais pour faire jouir. Et dans cette optique, les douleurs multiples et intenses reprennent le dessus, mais je serre les dents et m'applique à lui procurer un plaisir intense.

Mes reins me paraissent peser des tonnes, mais je les remue comme une furie. Les lacérations sur mon corps me brûlent sous l'effet de la sueur qui recouvre ma peau. Mon cuir chevelu, tiré en arrière, semble vouloir s'arracher. Mais rien que la sensation de sentir son chibre me baiser les entrailles m'aide à subir tout ça avec délice.

Jusqu'à recevoir un coup de bite qui me fait hurler de douleur. La pression sur mes cheveux se relâche et ma tête tombe en avant, mon dos se bombe, pendant qu'il décharge dans mon cul. Comment exprimer ce que je ressens à cet instant ? La jouissance n'est presque pas grand-chose, comparée à cette sensation de son foutre qui se déverse en jets puissants dans mes tripes. Je ferme les yeux. Me concentrant sur ce que je sens dans mon cul, la douleur disparaît à nouveau. Et je jouis aussitôt... en pleurant de joie.



\*  
\* \*

Une cigarette plus tard, je finis de reprendre mes esprits, allongé sur le lit. Catherine a sa tête posée sur mon torse et embrasse mon téton. J'avoue que je ne sais trop que penser de tout ça, encore. Mais une chose est sûre : j'ai pris un pied monstrueux. Et elle aussi.

Je lui caresse le dos, sans un mot, en essayant de remettre mes idées en place. J'ai toujours aimé baiser avec violence, c'est comme ça. Et c'est sûrement pour ça que je me suis si souvent tourné vers les putes. Elles acceptent cette façon de faire parce qu'elles sont payées. Les autres aiment un peu de piquant, de la passion, qui se transforme en coups de reins plus ou moins virulents. Mais jamais je n'ai rencontré une femme qui aimait autant ça. Et je dois avouer que ça me perturbe un peu. Non pas qu'elle aime ça. Mais le plaisir qu'elle a eu à recevoir mes coups, c'était comme si je n'avais plus le dessus sur elle.

Mais alors qu'elle relève les yeux vers moi, les larmes séchés sur les joues et un sourire ravageur aux lèvres, je décide que ce n'est pas grave. Peut-être même mieux que ça, encore. Peut-être ai-je trouvé celle qu'il me faut.

Je lui rends son sourire et prends son menton pour l'attirer à moi. Nos bouches se collent l'une à l'autre et notre baiser se fait langoureux, doux et sensuel.

Putain de merde... je suis tombé amoureux.



\*  
\*   \*

Trois semaines déjà. Trois semaines que je l'ai lu dans ses yeux. Trois semaines que je vis avec cette certitude : il m'aime. Même s'il ne le dira pas. Mais depuis, chacun de ses gestes, chacun de ses mots, transpire l'amour qu'il me porte. Même quand il me frappe. Il ne le fait pas à chaque fois, heureusement. Mais j'aime ça. À un point...

À la maison, les choses ont été très simples. J'ai gardé mon métier de vendeuse, mais ai demandé à passer à 80%. Ce qui me permet d'aller envoyer les enfants à l'école et aller les chercher tous les jours. Deux soirs dans la semaine, une nounou adorable, rémunérée par une association de regroupement d'assistantes maternelles, à laquelle je côtise par l'intermédiaire de Magyd, arrive pour préparer le repas et le partage avec nous. Lorsque les enfants sont couchés, je vais à mon deuxième travail. Le samedi, on me l'a imposé, forcément. Mais ça ne me dérange pas. Je peux même sortir avec des amis, dans mon coin. Il me suffit de devoir prétexter que la nounou m'a appelée, qu'un des enfants s'est réveillé et me réclame, et je m'éclipse. En général, les passes du samedi soir se passent plutôt rapidement, et je peux retourner terminer la soirée avec mes amis tranquillement. Sauf samedi dernier, où j'ai dû enchaîner trois clients d'affilée. Mais personne ne se pose de question, même pas les enfants, qui trouvent leur mère tellement courageuse d'avoir diminué son temps de travail en journée pour pouvoir profiter



d'eux, et avoir trouvé un deuxième emploi de nuit, pendant qu'ils dorment.

Au bar, je me suis rapidement fait une réputation. Les autres filles m'ont d'abord accueillie froidement. J'ai appris que toutes ne sont pas des putes. Certaines ne savent même pas qu'il y a ce genre d'extras. Je me suis d'abord rendu compte avec effroi à quel point ce *business* est bien ficelé. Et je dois avouer qu'un moment, je me suis mise à regarder Tom autrement. Un fin calculateur au coeur froid. Mais encore une fois, sa façon de me regarder, de me toucher, de me parler, tout en lui me prouve l'inverse.

Magyd m'a donné avec plaisir le passe qui ouvre les appartements, en me disant que les consommations avaient largement augmentées en ma présence. Le soir-même, il m'a baisée. Et il revient régulièrement vers moi. Lui est très doux, contrairement à la plupart de mes clients. Lui ne vient pas vers moi pour se défouler, mais pour faire l'amour. Je pense même qu'un jour, il me parlera de lui, après l'acte. Il est à la fois très paternant et comme un petit frère, pour moi. Je l'adore. Vraiment. Si loin de l'image du maquereau qu'on peut se faire. Il fait attention aux filles, s'assurent tout le temps qu'à l'extérieur du bar, leur vie soit la plus paisible possible. Un vrai ange gardien. De la même manière, il fait attention à notre corps. On doit se faire dépister régulièrement, et il nous incite à utiliser le plus possible les préservatifs qui sont fournis dans les appartements. Je sais que c'est aussi (et peut-être d'abord) un gage de sécurité pour les clients. Mais il ne prend pas ça à la légère. De la même manière, il



oblige les filles à prendre un contraceptif, quel qu'il soit. Et là-dessus, il ne transige pas, par contre. Il est adorable, oui... mais il sait aussi être sévère, quand la situation l'impose.

Les relations avec les filles se sont améliorées. Et il m'arrive parfois de venir passer une soirée dans le bar, juste pour le plaisir. Plusieurs d'entre elles pourront devenir des amies, je pense. Et beaucoup n'ont pas eu la vie facile que j'ai eue avant d'arriver ici. Elles sont une dizaine, en tout, à se relayer sur la scène. Et si j'ai d'abord été un peu jalouse quand l'une ou l'autre d'entre elles parlaient de Tom, je ne suis finalement pas dérangée par le fait qu'il se tape d'autres putes. Même d'autres femmes ailleurs, non plus.

Nous ne sommes pas vraiment un couple, et je pense que ce ne sera sûrement jamais le cas. Mais nous nous aimons. Le simple fait qu'il ne me rejette pas quand je le lui dis me confirme qu'il partage ce sentiment. Non... nous ne sommes pas un couple au sens propre du terme. Mais aujourd'hui, il y a une phrase qui me fait sourire plus que toute autre : « Je suis à toi, Tom ».





